

ÉDITION: ABC des Portages

AUTEUR.E.S: Ghislaine Beaulieu, Marc-André de Bellefeuille, Fernand Bérubé, Jocelyne Bessette, Francine Dubé, Marjolaine Dubé, Nikole Dubois, Suzanne Filion, Julie Grant, Louise Labbé, Marc-André Pettigrew

ILLUSTRATIONS: Gabrielle Gendron

GRAPHISME/MISE EN PAGE: Stéphanie Beaudoin

CORRECTION/RÉVISION: Pauline Gilbert, Julie Grant

CONTENU ET ANIMATION DES ATELIERS:
Julie Grant en collaboration avec Nikole Dubois

Dépôt légal: 1er trimestre 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021

ISBN: XXXXXXX tous droits réservés

abcdesportages.org





Chaque histoire est une grande histoire!

Écrire le récit de sa vie c'est faire de soi l'acteur principal de son histoire, c'est prendre conscience de son identité, de son parcours et des traces qu'on laisse dans le territoire qu'on habite. Ce recueil est avant tout le fruit d'un projet d'écriture collective réalisé dans le cadre d'ateliers d'alphabétisation. L'alphabétisation populaire, c'est beaucoup plus que de savoir lire ou que de savoir mettre des «s» au pluriel. La démarche proposée vise la prise de parole, la conscientisation de soi et du milieu dans lequel nous vivons. Cette appropriation de la parole apparaît comme un outil d'émancipation qui vise une participation active à l'espace social, culturel, politique et économique.

Comme formatrice, je résume souvent mon travail ainsi. Je suis une allumeuse de petite lumière, une piqueuse de curiosité, une essayeuse d'activité. Je cherche à rendre le contenu de mes ateliers divertissant, pratique et collé sur le milieu et ses gens. Par ce recueil, j'ai voulu donner la parole à celles et ceux que nous n'entendons pas souvent. J'ai voulu leur faire comprendre qu'inévitablement, si petits soit-on, nous laissons des traces dans le territoire que nous habitons. Et qu'inversement, le territoire laisse des traces en nous. Chaque histoire est une grande histoire, nous sommes, en tant qu'individu, l'acteur principal de notre propre vie. Même sans grande histoire, nous pouvons réussir à captiver et à intéresser en utilisant les bons mots, les siens.

Pour m'aider dans ce grand projet, j'ai demandé à Nikole Dubois, une femme exceptionnelle, qui après plus de 50 ans de pratique en éducation populaire en milieu rural, en était rendu à la transmission de son savoir-faire. Reconnue pour ses contes qui font réfléchir et pour ses mots bien imagés, engagés même, j'écoutai fort attentivement le récit de sa pratique. Le contenu des ateliers d'écriture de ce projet fut donc modelé sur sa pratique, son approche et son mode d'intervention.

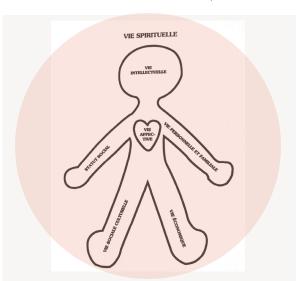
C'est ainsi que, les deux premiers ateliers, donnés à quatre groupes différents, portaient d'abord sur le Témiscouata, le territoire, puis sur soi dans le territoire. Par la suite, les ateliers ont été agrémentés d'exercices d'écriture créative, de lectures à voix haute, d'échanges, de discussions et de quelques notions autour du récit. Les ateliers ne faisaient pas de discrimination, ils étaient ouverts à toutes et à tous! Ainsi, certain.e.s participant.e.s étaient

parfaitement à l'aise avec l'écriture et possédaient une solide connaissance du français. D'autres en étaient à leurs premières armes.

Toujours habitée par le même leitmotiv, *Chaque histoire* est une grande histoire, je me suis adressé à une artiste talentueuse de la région, Gabrielle Gendron. Elle aura comme mission d'illustrer les récits des participant.e.s. Ses œuvres sont figuratives et on y retrouve une histoire, une narration. Sa démarche artistique trace une histoire non pas écrite, mais peinte ou dessinée. Ainsi donc, avec la participation de Gabrielle, on démocratise l'art, on le rend accessible. De même, par la publication de ce recueil, nous lançons un message fort: la littérature et l'écriture, c'est pour tout le monde!

Le projet avançait rondement lorsqu'un méchant virus nous a forcé à tout arrêter, à se confiner. Puis l'été a passé. À l'automne, il s'avérait de plus en plus improbable que je retrouve la participation de tout le groupe. Même du côté de l'équipe du projet, la vie s'est occupée de nous bousculer un peu; grossesse, accident, déménagement et maladie faisaient maintenant partie du plan.

Je me suis donc attelée à ramasser le plus de textes possibles. De projet collectif, nous passions en projet d'écriture individuel. Nous étions seul.e.s, mais ensemble.



SPEC+: outil pédagogique pour une approche globale des personnes ou des territoires à partir de 7 dimensions, Nikole Dubois, Antidote, guide pédagogique, 1994

Avant-propos

Je tiens donc à remercier sincèrement les personnes qui se sont investies dans le projet, mais qui, pour une raison ou une autre, n'ont pu le terminer.

Merci à Marie-Danielle Duval, la deuxième artiste illustratrice qui a dû battre en retraite. Je sais que tu aurais fait de magnifiques images!

Merci, muchas gracias, à Carlos, à Darwin et à Rogelio, pour leur implication, leur volonté d'apprentissage du français et leur vision cubaine du territoire.

Merci à Armand pour ses réflexions.

Merci à Julien pour son incroyable vécu.

Merci à Danielle pour sa grande sensibilité et pour son amour de la lecture.

Merci à Naomie, pour son humour et sa vision du monde.

Merci à Lina, pour son être aussi unique.

Merci aux auteur.e.s présent.e.s dans ce livre.

Vos témoignages m'ont fait grandir!

Enfin, merci à toutes les bibliothèques qui nous ont accueilli.e.s, leurs rôles dans nos communautés sont inestimables!

Ce projet a pu être réalisé grâce à la participation financière du ministère de la Culture du Québec, je tiens à remercier Maryse pour sa confiance et sa compréhension.

Dans les pages qui suivent, vous trouverez les récits de gens, mais aussi du Témiscouata. Ils se livreront à vous dans les mots qui sont les leurs. Ces gens ont laissé des traces sur le territoire et ils existeront maintenant dans votre imaginaire.

Bonne lecture!

Julie Grant, formatrice en alphabétisation ABC des Portages

Pique-toué une trail dans le tow path pis call l'orignal

Intro

Ces mots rassemblés vous font voyager à travers le temps et l'espace. Ces mots font deviner ce qui se passe, quand ça se passe et comment ça se passe. Des mots qui évoquent des personnages, des objets, des lieux, une ambiance, un son, un ton, des odeurs, des couleurs, des saveurs, des actions.

La magie des mots, c'est ça!

Des mots comme vous en trouverez des milliers dans ce recueil. Des mots du quotidien qui dévoilent et témoignent de tout un potentiel pour s'exprimer, apprendre, surprendre, faire appel aux sens, aux émotions, à l'imagination et sortir du rationnel.

Des mots d'ici, glanés au Témiscouata par onze personnes provenant d'autant de villages avec en commun, le territoire. Des personnes devenues des auteur.e.s qui jouent et jonglent avec les mots pour faire parler et vivre le milieu qu'ils habitent.

Des mots exprimés, rassemblés, élagués, transformés pour devenir des récits qui racontent des histoires de vie.

Le projet **Récit de vie, récit de mon village** a rendu possible cette initiative.

Le projet a été freiné, ralenti, transformé par la traversée de la tempête de la Covid-19. C'est comme s'il avait voulu en parler dans « Le rang de corneilles » quand l'auteur a écrit « telle une intruse qui entre sans frapper, la tempête s'est amenée sans s'annoncer ».

La création de la présente œuvre collective croise la littérature et l'art visuel via des récits racontés pour une plongée dans le territoire témiscouatain. Des mots empruntés aux auteur.e.s, échappés de leurs récits vous en donneront un avant-goût.

LECTEURS ET LECTRICES SOYEZ À L'AFFÛT!

Un fil conducteur prendra forme pour révéler l'univers d'un territoire, celui du par ici, de par chez-nous, suivez-le!

Vous serez tantôt transportés au xx^e siècle, tantôt dans les années 30, au temps de la colonie, puis viendront « les temps du diable ».

Vous vous retrouverez dans un « tow path », « à flanc de montagne », « dans la swamp », « sur le pont de glace », « en haut des bancs de neige » ou bien dans un « pavillon de chasse à la grande anse », au fond « d'un couvent du Boston » ou encore « sous un ciel poir comme la suie »

Vous apercevrez « une aguichante jupette rouge », humerez « des chaudières de petits fruits pleines à ras bord » et croiserez « une décapotable chromée ».

Vous serez fascinés par une « forêt giboyeuse », « l'amitié entre un oiseau et un pin blanc », « la liberté des grands espaces », « l'envoûtement du lac », « tant de beauté à en perdre le sens du temps qui s'écoule », « les beaux paysages m'émerveillent ».

Vous vous surprendrez à « parler aux fées », « à lire les étoiles », à croire à un « amour de fin du monde », à connaître tous les rudiments de la chasse y compris ce gu'est le buck fever¹.

Vous entendrez « les violons et les accordéons », « le call de l'orignal », « les arbres qui craquent », « le feu enragé qui gronde et pétille », « les Hou-Lops » et « beugler des obscénités ».

Vous recevrez de la « grande visite d'Angleterre », vos pas feront jaillir des histoires « à pleurer de rire » en marchant sur six rangs différents.

Vous entreverrez « un jeune noble anglais », « une entraîneuse de ballon-balai », une « chasseuse », une « coureuse des bois », des « familles tissées serrées », puis Fred, Jimmy, Fleur Ange, Blanche, Violette, Rose et bien d'autres.

Vous apprécierez ce qui peut rendre heureux. Pour certains, c'est la « chance de grandir au Témis » ou « des valeurs transmises jeunes » : « entraide, respect, générosité, partage » orientent toute la vie, teintent les rêves et incitent à être heureux. D'autres « cherchent le bonheur par l'écriture » où « dans un petit village paisible », « un endroit où il fait bon vivre » « c'est le paradis ici! ».

Puis vous constaterez des temps plus durs: « les colons sont tous tombés dans la misère », « les hommes partaient dans le Maine pour bûcher », « d'autres familles ont gagné les États pour travailler dans des shops », « le feu ravagea le bois de tous les lots des colons », « les deux rangs se sont vidés ».

Vous serez étonnés de découvrir l'art de s'approprier son environnement « je suis impressionnée par tous les talents du milieu » : la chasse respectueuse « demander pardon à l'animal et le remercier en retour », la pêche au touladi, le bûchage « prends ta tronçonneuse et coupe l'arbre qui nuit », « le sciage et le planage du bois », la maîtrise « d'un feu enragé qui court », la façon de soigner « ma mère a dû me soigner avec des herbes salées, des couennes de lard et d'autres remèdes de grand-mères », « les cueillettes diverses dont les lycopodes² », « l'aventure dans les bois » sans se perdre, « avancer à l'improviste », « marcher à pas

de loups », « un petit feu de lunch pour faire bouillir du thé et chauffer les bines » et s'il le faut, savoir se défendre, « je lui en ai foutu un sur la gueule ».

Vous serez touchés par des mots d'amour. « On voulait plus de piquant dans notre amitié », « Une colle qui dura cinq minutes », « Je suis tombé en amour mais cette fois en ami », « L'amour de ma Fanny me remonte le moral ».

Voilà bien de magnifiques mots!

Des mots d'ici!

Si vous êtes toujours à l'affût, vous aurez droit au « gâteau des anges et au vin d'Espagne ». Pour celles et ceux qui ne sont plus à l'affût, il faudra « manger des crottes de nez ».

Spécialement pour vous, onze auteur.e.s ont laissé dévier leur mémoire.

Soyez à l'affût de leurs propos.

Calez-vous au fond de vos chaises!

Ouvrez grande la porte de l'émerveillement!

Laissez-vous raconter...

¹ Buck fever : sentiment de paralysie momentanée face à une bête lors de la chasse.

² Lycopodes: plante ptéridophyte à tige grêle, dont les spores répandent une poussière très fine utilisée en pharmacie sous le nom de poudre de lycopode. Selon le Petit Robert, plante aussi appelée pied-de-loup.



Le grand oiseau du Témiscouata, l'ami du pin blanc

es éternités avant nous, un oiseau volait dans le ciel. Un grand oiseau qui volait très haut. Il planait juste au-dessus de nos têtes, à des milliers de kilomètres. Quand tout est silence... on peut encore entendre le bruit de ses ailes... sh... sh... sh...

Il traverse les nuages pour voler encore plus haut. Un oiseau majestueux, magnifique, grand. Chaque plume de ses ailes révèle sa puissance. Il cherche un territoire. Pour s'établir et créer du bonheur, de la beauté et du bien commun.

Un beau matin, dans l'aube encore mauve, un énorme crac en forme de zigzag ouvre le ciel. Juste au-dessous de lui. Une boule ronde apparaît, en bas, au loin, franc Est. Il plisse l'œil pour mieux voir. Une excroissance échevelée attire son regard... Dans un vol circulaire, il descend, descend, descend, sh... sh... sh... Heureux, il glapit, glousse, cacabe, pousse des petits cris.

Que trouve-t-il en bas?...

Des arbres. Des arbres majestueux, magnifiques, grands. Quand il monte vers le soleil, l'ombre de ses ailes déployées mesure l'envergure de cette forêt à perte de vue...

4000 km carrés d'arbres 1000 à l'est 1000 au sud 1000 à l'ouest 1000 au nord

Des arbres tellement hauts que les branches rejoignent les nuages. Des arbres tellement gros que les troncs ont l'apparence des montagnes ou d'éléphants diront d'autres.

Une interminable forêt d'arbres de toutes les grandeurs, de toutes les grosseurs, de toutes les couleurs, de toutes les odeurs.

Des arbres majestueux, magnifiques, grands.

Du bois mou, du bois dur, du bois mélangé, du bois deboutte, de la pruche, de la pitoune, du sapin, pis de l'épinette... amenez-en.

C'est là que notre volatile décide d'élire domicile. Les arbres tiennent conseil pour élire qui traitera avec lui. L'arbre ancêtre, le grand pin blanc est élu et accueille l'oiseau comme son ami. Un pacte se scelle entre les complices.

Le grand pin abritera le grand oiseau avec sa progéniture. Lui qui voit tout, qui voit loin, qui voit grand, à son tour, protègera les arbres.

Un pacte équitable.

D'égal à égal.

Puis, ensemble, ils unissent leur force. L'oiseau s'appuie sur la cime du grand pin. Il ouvre grand ses ailes. Puis, un battement puissant s'élève jusqu'au ciel, fait trembler les arbres apeurés. Ces derniers se rassemblent... ébranlés, ils se trémoussent... plient à droite... plient à gauche... se balancent... puis reviennent au centre et **craquent**.

Un **crac** tellement puissant que ce qu'ils désirent très fort a fini par arriver.

Avant les humains... la naissance du Témiscouata

Ensemble, ils peuvent créer du bonheur, de la beauté et du bien commun pour que grouille la vie.



Ensemble, ils peuvent créer du bonheur, de la beauté et du bien commun pour que **grouille** la vie.

Pour l'expérimenter, l'oiseau et l'arbre son ami, font venir le vent. Les arbres chatouillés par lui, dodelinent de la cime, leurs feuilles se dandinent, leurs aiguilles se tortillent, leurs branches dansent... Le vent qui les berce leur donne une voix pour la première fois. Depuis on les entend chanter, chuchoter, murmurer, souffler, siffler, siffloter... et parfois gémir selon les saisons. Ainsi grouille la vie.

Plus tard, avec les vents d'automne, les arbres secoués jusqu'à leurs racines fissurent le sol. De ces ouvertures, sortent des animaux de toutes les allures. Les uns volent dans les airs, d'autres rampent sur la terre ou nagent dans les eaux... il y a les 2 pattes, les 4 pattes... amenez-en. Ainsi **grouille la vie**.

En hiver, les arbres toujours dans l'eau en souvenir du grand glacier Inlandsis, fondu jadis, gèlent des pieds. Malgré tout, sous la terre gelée...

Ainsi grouille la vie.

Avec le dégel du printemps, les eaux retenues entre les orteils se réveillent, rassemblent leur force centrifuge et centripète à la manière d'un athlète... Des milliers de cours d'eau jaillissent de partout: des flaques, des lacs, des cascades, des marécages, des vagues, des rigoles, des sources, des chutes, des ravines, des rivières, des torrents, des affluents, des milieux humides... amenez-en. L'eau reconnaissante s'est mise à chanter. Elle coule, roule, roucoule, gazouille, flacote, clapote, ballote, gigote... Ainsi grouille la vie.

Sous le soleil d'été, l'eau reliée à un lac grand, s'est mise à marcher... du grand fleuve d'en haut à la grande mer d'en bas, tenant à bout de bras, le grand Portage.

Ainsi grouille la vie.

Par un après-midi chaud, à l'ombre du grand pin, le grand oiseau se baigne dans le lac grand. Secouant ses plumes pour s'assécher, des petits poissons sortent de dessous ses ailes...

Il peut nourrir!

L'humain peut venir!

Et créer, à son tour, du bonheur, de la beauté et du bien commun!

Le grand oiseau, le grand pin, les arbres, le vent, les animaux, la terre, les eaux sont là pour l'accueillir. Le paysage **grouille de vie**.

Si vous écoutez ce récit, vous saurez qu'avant les humains, il y avait, pour les accueillir, tout un territoire! Qui grouillait de vie!

Le pays!
Le Témiscouata!
FAUT PAS OUBLIER ÇA!

Nikole Dubois, Touchée Dubois



Sur le chemin de ma vie

VOICI MON HISTOIRE DE VIE!

Je vais vous parler de la paroisse où je suis né, Sainte-Rose-du-Dégelé. Je vous parlerai de l'hiver et de l'été quand j'étais enfant. Je vivais avec mes parents, mes six sœurs et mes cinq frères. Nous vivions à la campagne dans un lieu paisible et tranquille à environ trois milles et demi du village. En 1987, nous sommes déménagés au village. Mon père est décédé en 2001 et ma mère en 2014.

Je me souviens de ma première journée d'école, j'ai oublié mon sac. On jouait dans la cour de l'école en attendant l'autobus. Le lendemain le professeur me demande à son bureau, elle sort sa règle. J'ai pleuré, je me suis dis: peut-être qu'elle va changer d'idée, mais elle n'a pas changé d'idée. À l'avenir, je ne l'oublierai pas. C'était un professeur sévère et très disciplinée. Les années suivantes, ça s'est bien passé. Quand j'étais en 7^e année, le professeur nous a averti de ne pas mâcher de gomme. C'était une classe de garçons. Pour nous punir, elle nous a fait passer dans la classe de 6^e année, dans les allées des élèves, la gomme collée sur le nez. Les autres étudiants qui étaient avec moi avons trouvé ça très drôle. Au mois de juin, elle nous a donné une dictée et 14 élèves ont échoué. L'année suivante, 12 élèves sont restés, c'était une classe mixte. Dans l'été, le professeur a fait une dépression. Nous avons eu un nouveau professeur.

Vers l'âge de quatre ans, avec mon frère plus jeune, c'était vers le mois de mars, on a monté dans la colline avec mon père. On a embarqué sur le traîneau

que je pouvais gouverner. C'était 4 glissières de fer et une planche sur le dessus à l'avant. Le guidon était fabriqué avec un bâton qui allait de gauche à droite et une poignée. Nous descendions en zigzaguant, ça allait vite! On était en bas de la côte au bord du chemin et il y avait une clôture carrelée. J'ai mis mon pied droit en avant du traîneau, c'était une grosse erreur!

Ma mère a dû me soigner avec des herbes salées, des couennes de lard et d'autres remèdes anciens.

Ça m'a fait du bien, mais je ne me souviens pas comment ça pris de temps à me rétablir.

Une autre fois, par beau matin ensoleillé, j'ai mis l'échelle sur la glissière du panneau. Rendu en haut de l'échelle, elle s'est mise à glisser et je me suis foulé le pied droit. Je marchais quand même, le soir je me frottais le pied, plus tard j'ai pu marcher normalement.

En 1996, j'étais à l'emploi du Centre de plein air Le Montagnais. Je commençais à travailler au mois de mai. Le travail consistait à faire le ménage, cirer le plancher, laver les murs et plafonds pour le festival le Tremplin. Ensuite, vers le 24 juin, c'était le début de la saison du camping. Je commençais à 7 h 00 le matin par le nettoyage les douches, des toilettes et à vider les poubelles. Petite anecdote: je ramassais les bouteilles et les canettes. Après avoir terminé, j'ai mis les sacs dans le fossé. En terminant, je les ai mis dans la valise de mon auto afin de les déposer au cabanon des Chevaliers de Colomb. En descendant les sacs, je vois quelque chose bouger dans le fond de l'auto, c'était une couleuvre qui était allée se cacher en dessous de mon siège! Rendu à la maison, je ferme mes sièges arrière et je vais chercher un bâton pour faire peur à la couleuvre. Elle est enfin sortie! La morale de cette mésaventure est de ne pas mettre de sac de bouteilles et cannettes dans le fossé!

Pendant l'été, j'ai acheté une tente et je l'ai installée. Le soir, on a un couvre-feu à 23 h 00. J'entends une radio au chalet no 9. Il y a un terrain de camping en bas et plus haut des chalets. Je suis allé les rencontrer et leur ai poliment demandé de baisser le volume de leur musique. La madame n'était pas contente! « Ça fait deux ans que je viens ici, on me critique du bruit. » Je lui ai répondu: « Je fais mon travail, tu n'es pas seule sur le terrain, les gens ne sont pas tous pareils. » Plus tard, un monsieur me dit poliment: « il y a un arbre qui m'empêche de voir le lac, la vue serait plus belle sans. » Je vais voir mon coordonnateur, il me dit:

« Prends la tronçonneuse et coupe l'arbre qui nuit au client. »

Les clients étaient sur le lac, le lendemain je vois le monsieur, il était content de voir un beau lac majestueux.

J'ai travaillé dix-sept ans au Centre de plein air Le Montagnais. En 2010, le Parc national a pris possession de ce centre. Sans travail, j'ai été au Salon de l'emploi pour postuler au Parc national. J'ai demandé à la personne responsable quand je vais commencer à travailler? Est-ce que je vais faire mon chômage? Elle m'a répondu que je débuterais au mois de juin. Rendu en juin, je n'ai pas eu de réponse. Je téléphonais tous les mois à la secrétaire du Parc national et elle n'avait pas de nouvelles à me donner. Au mois de septembre, j'ai reçu un appel pour l'emploi, j'étais engagé pour dix semaines du lundi au jeudi.

Le vendredi et le samedi, je travaillais pour un acériculteur afin de faire mes timbres de chômage.

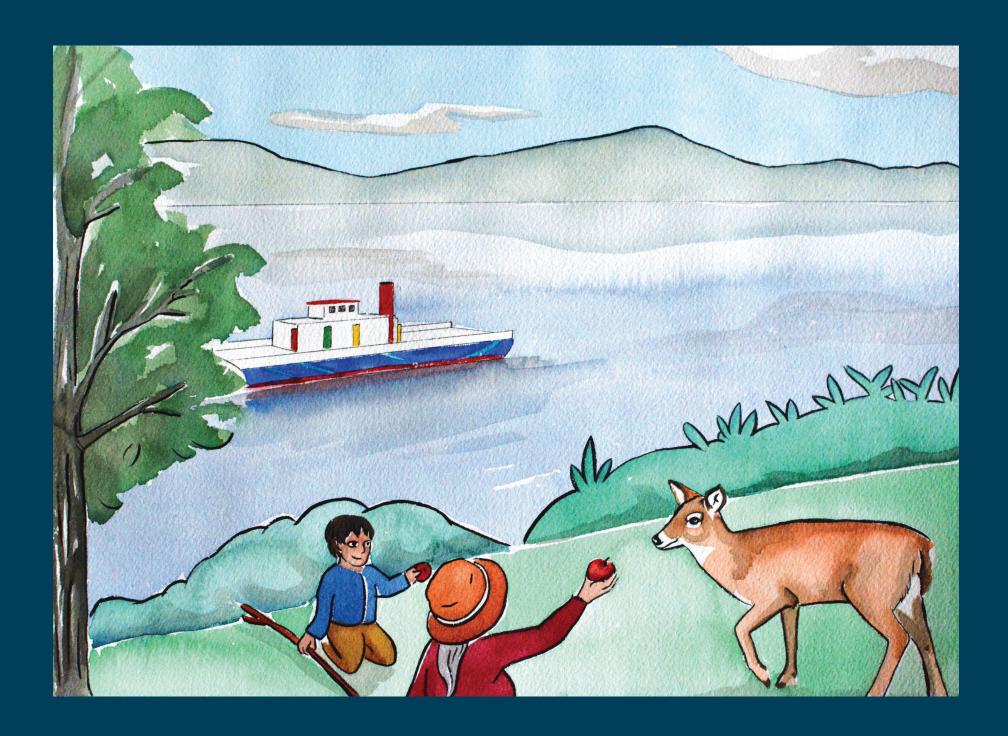
Mon ami a fait un agrandissement à sa cabane à sucre et a construit un garage. J'ai ramassé les bouts de planches et les morceaux de bois, dégager le terrain autour du garage, etc.

En 2016, j'ai eu un emploi chez Sciage et planage Rioux. Je travaillais le soir de 16h00 à 3h00 du matin à classer du bois d'allumage et rouler du bois sur le transporteur (carier) pour en faire du 2 x 3. On m'a licencié au mois de mai, mais au mois de juin, j'ai eu un autre emploi pour le groupe Lebel de Dégelis. L'emploi consistait à ramasser les morceaux de bois à travers les paquets de bois de construction. On m'a apporté une déchiqueteuse (chipper) pour faire le ménage du tas de résidus, des clous, des planches et des courroies pour attacher le bois. J'ai dû arrêter car je me suis fait une péritonite. Au mois d'octobre, je suis allé revoir mon ami, il me manquait quatre semaines pour le chômage. J'ai ramassé les objets autour de la cabane à sucre, arracher les clous après les planches, fendu du bois de chauffage, etc.

En 2018, j'ai travaillé à Cabano, 6 mois au P.P.E. C'est comme un marché aux puces; je devais rafraîchir et réparer les meubles, peinturer et vendre au comptoir. Ensuite au mois d'avril, j'ai travaillé à Livr'Avenir. Là-bas, il y a des livres, un café internet, j'ai démêlé du linge usagé, fait la vente au comptoir, etc.

Tous ces emplois ont été gratifiants et furent une belle expérience de vie. Si c'était à refaire, je le referais.

FERN



Ce récit raconte mon expérience de vie en sol témiscouatain. Comme je ne suis pas originaire de ce coin de pays, il est difficile pour moi de relater selon les us et coutumes de ses ancêtres, histoires, anecdotes, faits divers ou potins. Cependant, les allers-retours au cours des quarante-cinq dernières années, spécialement à St-Juste-du-Lac, m'ont permis d'assimiler au compte-gouttes la façon dont ces gens ont vécu et vivent aujourd'hui.

En 1976, je mariais un garçon originaire de St-Justedu-Lac. Comme je venais du Bas-du-Fleuve, je connaissais géographiquement la région du Témiscouata, mais je n'y étais jamais allée.

En juillet 1975, mon ami m'invite à rencontrer sa famille. En arrivant à Notre-Dame-du-Lac, je m'émerveillai par la splendeur de ce grand lac. Le Fleuve St-Laurent, étant au fronteau de nos terres, était le seul cours d'eau appartenant à notre paysage quotidien. Cependant, solitaire et grandiose avec ses marées hautes et basses, il était là sans plus.

Je savais déjà que mon beau-père était capitaine sur le bateau. J'ai trouvé ce petit traversier très impressionnant d'autant plus que c'était ma première expérience navale. Les gens sortaient de leur voiture et jasaient entre eux. Ce fut la première étape des présentations. À deux pas du traversier, je rencontrais la famille de mon ami. J'ai particulièrement apprécié l'accueil et la jovialité de cette famille.

Habitant Québec, dans les premières années de mon mariage avec les jeunes enfants, je venais à St-Juste-du-Lac uniquement deux semaines en été, pendant le Festival du Pointu, le temps des Fêtes et à la relâche scolaire

Mon beau-père élevait des chevreuils, il avait également un bel étang rempli de truites. Quel plaisir pour

Mon village d'adoption

les petits! Ils ont appris dès leur jeune âge à côtoyer ces magnifiques bêtes avec émerveillement et les faire manger dans leur main. L'étang était aussi un attrait particulier. Grand-papa leur a appris à pêcher et aimer le poisson.

Comme nous avions plusieurs attraits autour du lac, mon cercle social se limitait à la famille immédiate, à la famille quelque peu élargie et certains amis de mon conjoint. Nous étions concentrés dans ce secteur et nous ne côtoyions que rarement les gens du village et encore moins ceux des Lots-Renversés. Pour moi, c'était un autre village distinctif.

Dans les nombreuses familles, les hommes partaient dans le Maine pour bûcher.

Certains ont même fait des séjours à Baie-Comeau, en Abitibi et même en Ontario. Je me souviens d'être allée visiter un ami lointain de mon conjoint à Welland en Ontario. Ils ont partagé de bons souvenirs, celui-ci a établi sa famille là-bas et il n'est jamais revenu. Il n'a pas été le seul. L'emploi était rare dans la région, on devait s'expatrier pour trouver un emploi comme dans la plupart des petites régions québécoises.

La majorité des femmes restaient au foyer et élevaient les enfants. Seulement une minorité quittait pour des études et s'établissait par la suite dans la grande ville. Au fil des ans, j'ai appris que ma bellemère avait hébergé des personnes âgées, donné les repas du midi aux travailleurs, gardé sa belle-mère et ses parents à la maison durant les dernières années

de leur vie. Lorsque j'arrivai dans la famille, trois enfants en bas âge dont le plus jeune n'avait pas 2 ans, y vivaient en famille d'accueil depuis 5 ou 6 ans. Ils y sont demeurés jusqu'à leur majorité. Imaginez, quel courage!

Elle faisait aussi un grand jardin, élevait des dindes. Mais en plus de tout ca, elle avait le temps de s'impliquer dans la communauté. Elle a été sur le conseil des Caisses populaires, elle faisait aussi partie du Cercle de Fermières. Elle participait toujours aux activités du festival du Pointu ou autre évènement communautaire en cuisinant ses fameuses fèves au lard et le rôtissage du pointu pour les différents soupers. J'ai constaté sa grande générosité et son dévouement sans borne pour le rayonnement de ce petit village.

Ces gens étaient-ils heureux? Je crois que oui malgré les embûches. Dans mes souvenirs, les gens riaient, racontaient des blaques et se taquinaient entre eux. Il s'agissait de constater le rassemblement des gens à l'arrière de l'église. Pour moi, cette représentation était minime car les gens des Lots Renversés ne venaient pas à la messe de St-Juste-du-Lac village. Ils avaient leur propre petite chapelle.

Mes enfants ont un attachement particulier pour ce coin de pays qu'ils ont arpenté depuis leur jeune âge. Nous étions à trois heures de route. Cependant, en été avec le traversier et l'hiver avec le pont de glace, nous gagnions une demi-heure. Le trajet en valait la peine, jamais les enfants n'ont chigné car ils en connaissaient la récompense. Je me dois de vous rencontrer mes premières expériences

sur le pont de glace. **Quel cauchemar!** Avant de franchir le pont, je détachais ma ceinture, vérifiais si la porte de la voiture n'était pas barrée, serrais ma plus jeune dans les bras, fermais les yeux et récitais le Notre-Père. Imaginez! Je transmettais cette peur aux enfants. En me fiant à sa grande expérience, mon beau-père me rassura et ma peur se dissipa peu à peu. J'appris par la suite que certaines personnes des deux rives n'ont jamais franchi le pont de glace.

Puis les années ont passé. Ayant fait construire notre demeure, nous venions passer plus de temps durant l'année. Mais encore là, c'était la famille et quelques amis. Nous n'étions nullement impliqués au niveau social. Mais, mes enfants adoraient St-Juste-du-Lac. Pourquoi?

St-Juste-du-Lac était un coin idéal pour rencontrer les cousins et inviter les amis. Et que de choses à faire: la bicyclette, la baignade, le bateau, la pêche, l'excursion dans les bois propice aux combats amicaux, les grands espaces verts, la cueillette de noisettes, la glissade, la raquette, la tire d'érable sur la neige.

Les amis se plaisaient souvent à dire:

«C'est le paradis ici»!

Ma fille aînée a travaillé trois étés comme monitrice et sauveteuse à la plage. Les gens la connaissaient très bien par le biais de leurs enfants avant de me connaître. C'était sympathique. Aujourd'hui, ce sont mes petits-enfants qui adorent venir à St-Juste-du-Lac. En été comme en hiver, ils y trouvent leur plaisir. Depuis 2016, nous sommes retraités et nous passons la plupart du temps à cet endroit.

Personnellement, j'ai trouvé mon intégration quelque peu difficile. Pour mon conjoint, c'était différent. Il est chez-lui, il connaît son coin de pays et la mentalité des gens.

Étant une personne sociale, je ne manquais pas de saluer les gens, de leur sourire. On me demandait souvent qui j'étais. Puis, petit à petit, je me suis impliquée. Je me suis intéressée à toute activité locale. J'ai pris des cours de Tai-chi, je vais tricoter le mercredi en après-midi et je ne manque pas une occasion de me joindre à l'Amical pour jouer aux cartes ou tout simplement jaser avec les gens apprenant ainsi à les apprécier. Je fais aussi partie du Club des 50 ans et plus, je participe également aux tirages moitié-moitié pour l'église.

Certes, il existe certains préjugés, mais nous devons ensemble essayer d'unifier nos forces et faire de ce petit village un endroit où il fait bon vivre.

Certaines personnes sont venues vivre à St-Justedu-Lac voulant la tranquillité et ne semblent pas vouloir s'impliquer. D'autres habitent ici depuis des générations, dans ce petit village paisible et ne veulent rien changer, c'est comme ça. D'autres sont prêts à s'impliquer pour une communauté plus active. Je ne sais pas pourquoi, mais le groupe de bénévoles est toujours le même et se résume à une vingtaine de personnes. Par contre, les nouveaux arrivants voient les grandes possibilités de ce beau coin de pays sans vouloir tout chambarder mais lui donner un côté plus dynamique, plus convivial. Je me demande si, à force de crier, de solliciter du changement et revendiquer certains droits, les gens n'ont pas démissionné. Le présent conseil d'administration de la Traverse du lac Témiscouata a donné un nouveau souffle de vie à la population et j'ai senti une volonté des gens pour que cela bouge. Le bateau est la fierté du milieu et l'émerveillement des visiteurs vient stimuler cet effort de travailler encore plus fort pour la région.

Une voisine est ma source d'informations. Comme elle est née ici et y vit depuis toujours, elle est renseignée sur ses pairs. Elle m'informe sur les ressources du coin « un tel fait telle chose, un autre peut te procurer telle chose ». Par conséquent, je suis impressionnée par tous les talents du milieu. Je suis convaincue que plusieurs sont méconnus. L'été dernier, je me suis rendue à St-Jean-de-la-Lande visiter le magnifique pont couvert et là se tenait une brocante. Quel plaisir! J'ai jasé avec plusieurs personnes et admirer les belles choses qu'on y faisait: travail du bois, tricot, tissage, bijoux. Cet hiver, j'y suis retournée pour visiter le village de Noël. Quelle beauté! Je n'ai pas manqué de jaser avec le propriétaire pour constater son bel état d'âme. J'en suis revenue grandie.

J'adore ce coin de pays en été et l'hiver **les beaux paysages m'émerveillent.** Mais, je vous avoue que quelques fois je suis un peu nostalgique. J'aimerais avoir plus d'activités locales, un groupe d'amies plus élargi et surtout avoir des cours me permettant de développer mon côté culturel ou académique. Je suis par contre consciente que la

population est faible et disparate. Comment regrouper ces gens sans trop les obliger à se déplacer à l'extérieur? Il reste toujours les cours à distance mais pour moi ce n'est pas la même dynamique.

Lorsqu'on m'a proposé cet atelier d'écriture, j'ai sauté sur l'occasion avec un énorme plaisir. Puis, au plein milieu de cette activité, soit en mars dernier la Covid-19 a fait son apparition et ce fut le confinement. Quel dommage! Tout fut mis sur pause. Heureusement, notre région ne fut pas trop affectée et j'ai pu malgré tout recevoir mes petits-enfants au cours de l'été.

Dès le printemps, je me suis relevé les manches. J'ai fait un jardin, donné plus d'amour à mes plantes et embellit ma cour. J'ai aussi décapé ma grande table de cuisine ainsi qu'une vielle commode. Je reportais ce projet depuis au moins trois ans.

Mais depuis la deuxième vague, c'est différent. Nous nous sommes isolés davantage et prenons les consignes au sérieux. Quoi qu'il en soit, je suis très heureuse de vivre à St-Juste-du-Lac car malgré tout, je peux profiter de ses grands espaces et de la beauté de la nature.

Je crois que chacun y trouve son petit bonheur dans leur quotidien et que Saint-Juste-du-Lac deviendra réellement un paradis terrestre.



La visite

e m'appelle Rachel Thomas, l'aînée du dernier seigneur de la Madawaska, W.W. Thomas. Recluse dans un couvent de Boston dans le Massachusetts, je laisse ma mémoire dévier vers un évènement du passé qui laissa des éclairs de bonheur dans mon âme.

Le 26 juillet 1916, ma famille et moi sommes sur le quai de Notre-Dame-du-Lac, attendant le traversier d'un nommé Joseph Dufour qui nous amènera sur la rive est du lac Témiscouata.

Mon père W.W. Thomas, seigneur, diplomate et homme d'affaires a fait construire un pavillon de chasse sur la pointe ouest de la Grande Anse.

Chaque été nous allons y passer un mois de vacances. Ma mère, ma sœur Mary et mon frère Tommy adorons ce coin de pays où le lac s'étend paresseusement sur vingt-huit milles de long. Les couchers de soleil sont magnifiques.

Cette année, il y a de la fébrilité dans l'air. Nous attendons la visite du Prince de Galles, amateur de chasse et de pêche. Mon père l'a rencontré à Londres lors d'un souper diplomatique où il lui a parlé des forêts giboyeuses du Témiscouata.

La traversée en bateau se fit sans peine me permettant de sentir l'envoûtement que ce lac me procure chaque fois. À peine installée au pavillon, ma sœur Mary prend son chevalet et dessine ce décor bucolique si inspirant pour son âme d'artiste. Mon frère Tommy invente ses plus belles mouches pour attraper le touladi, truite grise qui foisonne dans ce grand lac aux eaux si pures.

Pour ma part, ce sont les promenades le long des rives pour ramasser des galets et rêver à mes prochains poèmes. Je pense beaucoup à la visite du Prince de Galles qu'on dit d'une grande gentillesse et d'un charme certain. Grand amateur de la gent féminine, daignera-t-il poser les yeux sur moi qui n'est pas très jolie. Étant d'une personnalité plutôt effacée, je rougis à la moindre remarque.

Mon père m'a choisi un prétendant beaucoup plus âgé que moi, diplomate de profession. Je l'ai rencontré une seule fois,

il sentait le tabac bon marché, signe qu'il peut être radin.

Je me révolte à l'idée de ce mariage arrangé. Ma mère, toute soumise à son mari baisse les yeux sur sa broderie et ne dit rien pour m'aider. Mais cet été, j'ai décidé de m'amuser et de danser lors de la soirée donnée en l'honneur du Prince.

Les derniers préparatifs finis, le prince de Galles arriva sans grande pompe avec deux compagnons. Il avait exigé la plus grande discrétion pour ce voyage. Le lendemain, mon père proposa une partie de chasse au Prince et ses compagnons. Mon frère Tommy, âgé de treize ans, le supplia de l'amener, pour essayer le nouveau fusil qu'il a reçu pour son cadeau d'anniversaire.

Nous allons chasser le gros gibier, tu es trop jeune mon garçon.

Le lendemain matin, ils partirent à l'aube avec le guide Georges Dubé. Mon frère, rusé comme mon père, décida de les suivre de loin, mais il les perdit vite de vue, et s'est perdu dans les grands bois du Sutherland.

Au lieu de paniquer, il décida de tirer quelques coups de fusil pour se faire repérer.

On le retrouva, mais mon père fulminait contre son garçon désobéissant et lui confisqua le fusil pour le reste des vacances.

Le soir de la fête donnée en l'honneur du Prince, la fébrilité était palpable dans l'air. Violons et accordéons joués par des musiciens de Saint-Juste faisaient place aux rigodons et aux valses. Le Prince invita chacune des jeunes filles présentes. Mais celui qui fit battre mon cœur, ce fut un compagnon du Prince, un jeune noble anglais prénommé Andrew. Il me fit une cour discrète. Afin de reprendre notre souffle, nous sommes sortis admirer la lune qui se mirait coquettement dans le lac. Nous avons échangé un chaste baiser dans cette douce chaleur d'une soirée de juillet et peut-être la promesse d'un au revoir. Ils partirent le lendemain et je ne revis jamais Andrew.

Par contre, je décidai de tenir tête à mon père et refusai de me marier au vieux diplomate sentant le tabac bon marché. Je choisis plutôt de rentrer au couvent. Je n'ai jamais eu la vocation religieuse, je cherchai mon bonheur dans l'écriture et l'enseignement des lettres à des jeunes filles de bonne famille.

Je suis vieille maintenant, ma sœur Mary est morte. Tant qu'à mon frère Tommy, il vient me voir régulièrement. Nous parlons de ces étés vécus au bord du lac Témiscouata, mais jamais nous n'évoquons l'aventure en forêt, ni du jeune noble anglais Andrew.





Une expérience de chasse

Nous avons eu la chance de grandir au Témiscouata, un endroit où il fait bon vivre. La forêt, le grand air, la liberté, les grands espaces, de petites municipalités où tout le monde se connaît et des familles tissées serrées comme on dit par ici. Ce ne sont là que quelques-uns des avantages que nous procure la vie à la campagne. Les valeurs comme l'entraide, le respect, la générosité et le partage nous ont été transmis très jeunes.

Aussi loin que je puisse me souvenir, mes parents étaient toujours très heureux d'accueillir tout le monde à la maison. Ils disaient:

«S'il y en a pour un, il y en a pour deux.»

Il fût un temps où toute la famille allait cueillir des petits fruits, même le plus jeune n'y échappait pas. Je le revois encore, un verre à la main, lui qui avait à peine trois ans assis sur les genoux de ma mère qui cueillait tranquillement. Nous revenions avec nos chaudières pleines à ras bords et nous en étions très fiers. Un peu plus tard, nous avons fait la cueillette des lycopodes. Vous les avez sûrement aperçus dans les bois ces petits épis verts au début et devenant jaunes à l'automne. Lorsque les épis étaient mûrs et quand on marchait dessus, une poussière jaunâtre s'en échappait. J'ai appris plus tard que d'autres personnes dans la région les ramassaient aussi. J'ai toujours aimé être dans les bois même si j'avais une peur bleue de me perdre. Quelqu'un, beaucoup d'années plus tard, m'initia à la cueillette de champignons sauvages et aussitôt

je m'empressai de faire part de mes nouvelles connaissances, à mes frères et sœurs et mes amis. J'aime toujours y retourner chaque été, c'est une belle occasion de faire une belle randonnée en forêt.

Mon père était un homme qui passait beaucoup de temps dans le bois. Il faisait la chasse et le trappage. Il avait monté luimême un élevage de renards avec des renards attrapés aux collets,

je crois qu'il avait un don avec les animaux.

Il était un vrai coureur des bois, il nous a appris le respect de la forêt et des animaux qui y habitent.

Ceci m'amène à vous raconter, comment, après de nombreuses années d'apprentissage, je suis devenue «chasseuse» une coureuse des bois comme on dirait par icite. J'en mets un peu trop!

VOILÀ, JE VOUS RACONTE MON HISTOIRE

Par un beau matin d'automne, nous sommes partis à la chasse à l'orignal, mon ami de cœur Mario et moi. Pour vous décrire un peu mon ami. je dirais qu'il est plutôt costaud. Dû au fait qu'il a longtemps travaillé dans le bois, il ne marche pas en forêt, il court! Il a un bon sens d'orientation et il est bon chasseur. J'aimerais en faire autant, mais comme je suis plutôt pissoue, je ne m'aventure pas sans connaître les environs. Admettons!

Nous nous sommes donc dirigés vers le camp de chasse de mon frère Julien.

J'avançai à pas de loup avec prudence.

Ce camp est situé tout en haut d'une belle montagne de bois franc. De là-haut, nous avons une vue magnifique sur Dégelis et sur le lac Témiscouata. C'est un endroit calme et paisible, on y entend que le bruit du vent, des oiseaux et bien sûr des écureuils qui font leur travail de bons rapporteurs de nouvelles. « Driii! Driii! » Font-ils à tout bout de champ.

Arrivés devant la roulotte, Mario me dit:

« Je vais aller voir dans la "swamp" plus bas si je peux trouver des pistes fraîches.

Ça ne sera pas long. Je reviens tout de suite. T'es Ok avec ça?»

Bin oui! bin oui! Que je lui répondis.

Je pris le chemin à flanc de montagne. Tout en marchant, je lâchai de petits calls « Woohf! Woohf! » Comme si j'étais un orignal qui s'en va à la rencontre de sa dulcinée. « Bah! On ne sait jamais! » Me suis-je dit tout bas, tout en n'y croyant pas trop.

Je me suis perdu dans mes pensées en avançant d'un bon pas. Je me disais que Mario avait de bonnes chances de voir quelque chose dans l'bas. Moi, jusqu'ici, je n'ai jamais rien sauf que des pistes d'orignal. Pourtant, il en passe assez souvent par ici. Je regardai le sol, rien n'était passé ce matin.

Je pris donc place dans ma cache.

J'ai déposé ma carabine dans le coin près de moi au cas où... et j'ai commencé mon sudoku tout en gardant une oreille attentive.

Bah! On verra bien, me suis-je dit.

En harmonie avec toute cette belle nature qui m'entourait, j'ai perdu un peu le sens du temps qui s'était écoulé. Trente minutes ou quarante, je ne pouvais vraiment dire avec certitude. Je ne savais pas. Des pas réguliers qui venaient vers moi m'ont ramenée à la réalité.

Ha! Ça n'a pas pris trop de temps. Me suis-je dit tout bas.

Croyant voir arriver Mario. Je levai la tête tranquillement. Là, prise au dépourvu, je suis restée figée! Les mots moururent sur mes lèvres.

Une belle femelle orignal tout bonnement venait vers moi.

J'étais toute excitée! J'ai pensé: Bon! Qu'est-ce que je fais?

J'ai pris ma carabine lentement, j'ai essayé de l'épauler, mais rien à faire! Je ne pouvais pas, le mur est trop haut et ma chaise, elle, est trop basse.

Merde! Merde!

Je fulminais, agacée de ne pouvoir rien tenter de peur qu'elle ne se sauve à toute vitesse.

Elle est là et elle se rapproche de plus en plus. Je suis trop près du chemin, si je bouge, elle le verra et partira probablement vers le bas de la montagne. Je vais la perdre!

Je restai là à attendre, immobile comme paralysée. Elle est arrivée à ma hauteur. Nous étions à dix pieds l'une de l'autre. Elle s'est arrêtée et nous nous sommes regardées les yeux dans les yeux. Elle, intriguée et moi, médusée. Mes pensées se sont mises à se bousculer dans ma tête.

Fais quelque chose! me suis-je dit. Mais, qu'est-ce que tu fais? Bouge! Tire! Avance! Lui criai-je dans ma tête.

Tire! Tire donc!

Qu'est-ce que tu attends? Arrête de penser.

Oh! Finalement, l'orignal a fait les premiers pas. Elle se sentait en danger et elle a tourné les talons et fit demi-tour.

Non! Ne descends pas dans le bas!

Ouf! Soulagée! Bon voilà ta chance ne la manque pas. Allez! Dépêche-toi!

J'épaulai ma carabine, pris tout mon temps pour bien viser et je pressai la détente et ...Clic!

Shit!

J'ai oublié de la débarrer dans mon énervement.

L'animal entendit le déclic et elle n'eut pas envie de savoir s'il y en aurait un autre. La voilà partie au galop!

L'excitation est à son maximum. Merde! Débarre là! Vite! Les nerfs à vif. J'épaulai à nouveau. Dépêche, tire! Tu vas la perdre après la courbe, tu ne la verras plus.

Je visai le cou.

Bang!

Elle a dérapé et est disparue dans la montagne.

Je ne pouvais dire si je l'avais touchée.

Attends! Sinon tu vas la pousser plus loin.

Les minutes qui passèrent me parurent interminables. Finalement, je me lançai à la recherche d'indices pour savoir si je l'avais au moins touchée.

J'avançai à pas de loup avec prudence.

Rien! Pas une goutte de sang dans le chemin. L'incrédulité fit place au désappointement.

Non! Je ne peux pas l'avoir manquée. J'angoissai. Et si je l'avais seulement blessée.

Pauvre bête!

Que dois-je faire? Si je monte dans la montagne, je vais lui faire peur. De plus, je vais me perdre, je n'ai aucun sens d'orientation. Je sais comment je suis. Sois raisonnable.

Débinée, je me suis décidée à retourner à ma cache. Soudainement, je me suis souvenue des « walkie talkie ».

- Mario, es-tu à l'écoute?

Pas de réponse. Je repris.

– Mario es-tu à l'écoute ? J'ai tiré sur un orignal et il est monté dans la montagne. M'entends-tu ?

Toujours pas de réponse. Tout à coup, j'entendis une voix et ce n'était pas celle de Mario. Prise de panique, je refermai la radio. Je repris le chemin vers la roulotte. Souhaitant voir arriver quelqu'un. Enfin, Mario arriva, marchant les yeux rivés au sol, les bras montants et descendants à répétition. Je lui ai fait de grands signes, mais il ne me regardait pas.

Qu'est-ce qu'il fait? Lève la tête! Lève la tête!

J'avais envie de crier, mais je ne l'ai pas fait, de peur que l'animal ne s'éloigne davantage.

Enfin! Il me vit, monta à ma rencontre. Avant que j'eu le temps de parler. Il me dit: « Il y a plein de pistes partout devant la roulotte. Il y a un orignal qui a monté dans la "trail", il s'en allait vers toi, tu ne l'as pas vu? »

C'est alors que je lui débitai mon aventure toute d'une traite. Nous nous sommes rendus à l'endroit où l'orignal avait laissé des traces de dérapage dans le chemin. Il était clair que l'animal avait eu peur pour sa vie.

Viens avec moi voir si tu l'as touchée.

Nous avons avancé dans le bois à pas feutrés, à peine cinquante pieds de la route, nous avons aperçu une grande mare de sang. J'étais soulagée, elle devait être gravement blessée. Nous avons continué un peu plus loin et nous l'avons découverte étendue, comme endormie sur un tapis de feuilles mortes aux couleurs bigarrées. Dieu merci! Elle n'avait pas longtemps souffert,

j'ai demandé pardon à l'orignal et je l'ai remercié en retour. Une demi-heure plus tard, des amis sont venus prêter main-forte pour sortir l'animal du bois et cela sans avoir d'attentes. Un gros merci a été suffisant. Quelques heures plus tard, nous nous sommes retrouvés tous autour d'une table une bière à la main pour célébrer cet évènement.

Le jour d'après, chacun reprit ses occupations, les chasseurs à leur chasse, moi à mon travail et mon ami Mario à son poste à l'arrière du volant de son autobus scolaire.

Ce que je retiens de cette chasse et de bien d'autres auparavant, c'est que les bonnes vieilles valeurs apprises dans ma jeunesse étaient toujours présentes dans nos vies de tous les jours. L'entraide, la générosité et le respect de tout ce qui nous entoure.

Vivre en région éloignée favorise le rapprochement de tous ceux qui y vivent.

Ah! J'oubliais, en passant si jamais vous vivez une expérience semblable à celle que je vous ai racontée, il existe un terme qui définit bien le sentiment de paralysie momentanée face à une bête lors d'une chasse, cela s'appelle «Le buck fever».

Bonne chasse!





Cancan de rang

CHAPITRE UN

Rang des Vieux-Os L'ancêtre

Malgré ses quelques rides et son allure démodée, la maison où j'habite n'est pas très ancienne. Pourtant elle grince et craque comme une baraque à la dérive, comme un vieux corps osseux. Ses murs chuchotent, bien sûr elle est hantée, j'entends des pas dans l'escalier. À vrai dire, je n'ai pas peur des revenants. Dans son va-et-vient, lorsqu'ils me frôlent, je perçois un léger déplacement d'air, les battements d'ailes d'un ange qui passe et je respire son odeur, une haleine de fantôme que j'attrape au vol, âpre soupir de remords et d'errance. Il me semble parfois entendre un bruissement d'étoffe, celui d'une jupe ou d'une ample robe telle qu'en portaient jadis les sœurs du couvent. Et il arrive à l'occasion que Minette, allongée sur son coussin, les yeux ronds, les oreilles dressées, fixe intensément l'étroit passage menant à cette chambre fermée qui sert de débarras.

CHAPITRE DEUX

Rang des Capucines La parenté

Ma cousine Béatrice habite le rang des Capucines. Je ne sais trop pourquoi on l'appelle ainsi, c'est une route déserte et poussiéreuse qui ne mène nulle part. Béatrice parle aux fées, décrypte les songes et lit dans les étoiles. Aussi, lorsque les astres sont propices, elle m'invite à partager le gâteau qu'elle fait si bien, un gâteau des anges plus léger que l'air. Dans la famille, on la croit folle parce qu'elle se dit miraculée. Béate Béatrice, l'authentique miraculée aux grâces dilapidées, ricane-t-on. On répète, en levant les yeux au ciel, qu'elle s'emmitoufle jusqu'aux frisettes dans ses délires, ses fantasmes et que je ne la fréquente que par pure charité chrétienne. C'est faux. Elle a le cœur grand comme une fleur qui s'ouvre et raconte des histoires à faire pleurer de rire. Et nous sirotons dondaine un petit vin d'Espagne en savourant son gâteau des anges garni de framboises et de crème fouettée.

CHAPITRE TROIS

Rang des Crottés Coup de foudre

Du temps d'autrefois, celui des cierges, des cantiques, du diable et du confessionnal, ma mère, qui avait une peur irraisonnée de l'orage, possédée, prise de panique, fermait à l'épouvante portes et fenêtres, allumait une bougie et sortait son chapelet lorsque le ciel grondait. Je n'arrivais pas à comprendre comment un Je vous salue Marie pleine de grâces récité à genoux devant la statuette en plastique de sainte Thérèse pouvait calmer un ciel en furie. Excédée par mes sempiternels pourquoi, maman, qui était de la génération des femmes qui se taisent, me fit promettre, la main sur les saintes Écritures, de ne jamais répéter, par respect pour les âmes sensibles, les peurs qu'elle allait me confier. « C'était bien avant ta naissance, du temps de la misère noire, nous on appelait ça les sueurs grises, nous habitions le rang Cing, celui qu'au village on avait baptisé le Rang des Crottés, à cause de Joe Surprenant, notre voisin, pas toujours propre propre c'est vrai, il se mouchait avec ses doigts, alors on disait Crotté Surprenant, sauf qu'avec sa marmaille, quatorze enfants, la crasse, les poux et veuf pardessus le marché, faut comprendre... Son plus jeune (il était plus âgé que moi), dont je n'ai jamais vraiment su le nom, ce gamin, par bravade, est allé un jour taquiner la jument dans l'écurie. Hé! bonne sainte Anne! Une ruade, ça pardonne pas. Il a survécu mais a cessé de grandir, il est resté chétif, difforme. Au village, à la rigolade, les mauvaises langues l'ont surnommé le Pygmée, pauvre garçon. Devenu adulte, il a quand même su ravir le cœur d'une fille venue de je ne sais trop où, une grosse rouquine au nez retroussé avec un nom rare, Fleur-Ange Jolicœur ou Vadeboncœur, je sais plus, une brave fille qui lui a donné six enfants. À la naissance de son sixième, comment oublier, c'était un 15 août, jour de

l'Assomption, à cause de complications, elle est partie à la hâte pour l'hôpital et je suis allée prêter main-forte à son pauvre mari. C'est alors que l'orage a éclaté. Les éclairs allumaient un ciel noir comme la suie, il ventait fort, trop fort, le bruit, oh! le bruit, j'ai pris peur, ça rageait de partout, la poussière revolait et le bonhomme Surprenant,

gai luron, haut comme trois pommes, pour rassurer ses marmots réunis dans la cour, a grimpé nerveusement l'échelle appuyée sur le poulailler et rendu sur le toit, s'est mis à sautiller comme un pantin en criant: Pas de danger! Pas de danger! Et l'éclair l'a frappé. Il est mort sur le coup. J'ai tout vu. Sainte Apolline! J'ai jamais eu peur de même. »

CHAPITRE OUATRE

Rang Cinq **Violette**

Maman, qui se gardait bien de manger son prochain, c'est l'expression qu'elle avait, montrait malgré elle des rougeurs jusqu'à la racine des cheveux lorsqu'elle racontait des choses qu'elle aurait dû taire: «J'avais deux jeunes sœurs, tes tantes Blanche et Violette, tu les as pas connues, Blanche est morte de consomption, pauvre petite, tu peux la prier, avec ce qu'elle a enduré c'est une vraie sainte. Et Violette... Je ne devrais pas parler d'elle, on ne doit pas parler de Violette. Elles étaient jumelles, pas identiques, Violette avait les oreilles décollées et une jambe plus courte que l'autre, misère, elle est venue au monde de même. Sa bonne fée, ce jour-là, devait souffrir d'une rage de dents parce que Violette est non seulement née boiteuse mais enragée et nasillarde. À la maison, on a songé à la faire soigner parce qu'à l'école, elle mordait les enfants, levait sa jupe et montrait ses fesses. Sœur Gertrude du Saint-Rosaire s'en plaignait, en classe, disait-elle, Violette tire la langue et mange ses crottes de nez, fait sans raison

des drôles de bruits, des OINK!!! OINK!!! qui font sursauter les élèves alors elle rit fort et fait du tapage en frappant du poing sur son pupitre, excusez ma franchise mais cette enfant-là est pas normale. La croyant possédée, sur les conseils de la bonne sœur, ses parents ont résolu de faire venir le curé pour qu'il lui impose les mains, c'était en latin, Satanam et angelos apostaticos, quèque chose de même, on n'a rien compris mais les premiers résultats furent encourageants. Violette se mit à la prière. D'abord discrètement, au pied de son lit elle marmonnait des litanies dans ce qui semblait être une langue étrangère, mais bientôt ce fut à genoux au milieu de la cuisine, les yeux au plafond, les bras en croix qu'elle entreprit de beugler des obscénités à faire frémir les âmes du purgatoire.

Mais c'est dans la basse-cour qu'elle fit les pires ravages. Se promenant parmi les poules avec un bâton elle les sermonnait, leur criait: Aimez-vous Jésus? Ces pauvres poules ne pouvant répondre, elle les assommait à grands coups de bâton. J'avais beau hurler: Arrête Violette! arrête!, elle frappait, frappait, il y avait des poules mortes partout et plein de sang sur sa robe. On l'a placée. Ça fait plus de vingt ans que je l'ai vue. Je me demande ce qu'elle est devenue. »

CHAPITRE CINQ

Rang des Cœurs-Saignants La sirène

Selon les dires de maman, qui d'ordinaire est muette comme une carpe, Florida Pinsonnault, blonde et fardée, l'air effronté, n'était pas faite pour vivre à la campagne. Postée sur la grandroute qui mène en ville, robe moulante, cigarette au bec, elle enflammait les cœurs et arrêtait le trafic. Du blanc-bec au vieux schnock, rares sont les hommes qui ne connurent les effluves enivrants de ses brûlantes caresses. Sur le siège arrière de la bagnole aux fenêtres embuées ou dans une chambre miteuse du Motel Flamingo, ces zouaves en mal d'amour connurent la porte du ciel et en eurent pour leur argent. Cependant, suite aux plaintes répétées des épouses trompées, le jour vint où, sur ordre de monsieur le maire, secondé par la police et les Dames de Sainte-Anne, mam'zelle Florida, à grands coups de goupillon, fut sèchement chassée du village. Adieu décolletés, breloques cheap et talons aiguilles, à ceux qui se réjouirent de la voir partir, la belle, ce jour-là, souffla un dernier baiser du bout de ses doigts. Mortifiée, déjà veuve, sa pauvre mère en rendit l'âme.

Il pleut des épines dans mon cœur!

aurait-elle gémi sur son lit de mort. La maison, les bâtiments, le vieux tracteur, tout fut laissé à l'abandon... au Rang des Cœurs-Saignants.

CHAPITRE SIX

Rang des Demoiselles Le chant du cygne

Je ne connais pas la beauté d'un lit défait où sur le drap froissé persiste l'empreinte de deux corps enlacés.

Au bord de l'étang, derrière la maison, à l'abri des regards, sur le rond de sable effleurant les quenouilles, là où folâtrent les gracieuses libellules, mademoiselle Rose a découvert un oiseau mort, un grand cygne blanc, son corps étalé sans pudeur, désinvolte, comme celui d'un amant endormi. Longtemps je l'ai regardé, m'a-t-elle confié. Pas une trace de sang sur cette apparition, pas le moindre écho d'un coup de fusil. D'où peut donc venir ce prodige tombé du ciel? Les cygnes ne sont pas d'ici, pas plus que les cigognes ou les pélicans. Je me suis agenouillée à ses côtés, j'ai enlevé mes gants pour mieux lisser ses plumes. Son corps était encore souple et chaud. J'ai retiré ses amples ailes de sous son ventre et les ai étalées de part et d'autre. Avec tendresse, lentement j'ai sorti sa tête de l'eau, détortillé son long cou enroulé sur lui-même et je l'ai étendu comme s'il était en plein vol. Hélas! la lumière avait disparu de ses yeux. Alors, j'ai trouvé deux petits cailloux blancs et les ai posés sur ses paupières. Je me suis souvenue du geste ancien de ma grand-mère qui, lors de nos déjeuners sur l'herbe, barbouillée que j'étais de confiture, humectait son mouchoir de sa salive et dans un fou

rire complice, me lavait le museau, chère mamie. Je mouillai donc le bec et les pattes de l'oiseau, les fis briller comme du cuir verni. Combien de temps ai-je passé en sa présence? Qu'importe. Pour la première fois de ma vie, je me suis allongée contre un corps, le sien, et j'ai imaginé la prodigieuse respiration qui propulse ce géant dans les hauteurs, si haut, si haut, son cœur battant au rythme de ses ailes, épris de voyage et d'immensité, survolant un continent dans la tapageuse camaraderie comme le font les oies sauvages qui traversent en bande le ciel d'octobre, leur glorieuse silhouette passant devant une lune ronde et pleine, mesurant avec justesse la position des étoiles dans la clarté des nuits d'automne ainsi que le faisaient les antiques navigateurs. Comment a-t-il pu se perdre? Qu'est-il venu faire en ces terres perdues? Égaré dans la nuit, il est tombé du ciel, chez moi. Oh! l'angoisse de la séparation. J'ai voulu entendre le chant du cygne, le dernier cri de silence de ce corps d'oiseau mort. À la tombée du jour, le cœur chaviré je me suis relevée, vieille fille que je suis et amoureuse enfin, je l'ai contemplé une dernière fois, étalé comme un crucifix sur le sable et je suis partie sans me retourner.



CHAPITRE SEPT

Rang des Oubliés **Requiem**

lci la vie se raconte au passé, tant pis pour ceux qui ont la mémoire courte, car en ce lieu, il n'y a pas de temps présent. Du bout de ses longs doigts secs, le vieux Saturne tourne les pages jaunies du grand livre des jours disparus. Il était une fois... Ce jour-là, sous la pluie, on enterrait le petit Maurice, trois ans et demi, emporté par la polio. Pour sa mère ce fut une déchirure et un soulagement. S'il survit, avait signalé le docteur, il perdra assurément l'usage de ses jambes, vous aurez sur les bras un infirme, un paralysé. À l'église, il y eut une messe des morts, quelques rares personnes y assistèrent, tante Estelle arrivée de l'autre bord du lac, avec le cousin Fred et l'oncle Jean-Marie. La mère de Maurice n'y vint pas. Ironie du sort, le jour où on portait en terre son petit dernier, assistée de l'accoucheuse, elle donnait naissance à des jumelles. Ce serait prudent d'y aller mollo sur la couchette, ça vous en fait neuf, avait lâché sans gêne la sage-femme. Quant au père, la rumeur courut que ce jour-là, on le vit au village soûl comme un cochon. Comme il est écrit dans le grand livre du temps passé, la date fut gravée sur une humble croix plantée tout au fond du cimetière, dans les herbes hautes, près de la clôture qui penche, le 16 octobre 1943, il pleuvait sur les tombes du champ des morts et dans la fosse on fit descendre un pauvre cercueil en pin, dernier repos du jeune Maurice. Dans le Rang des Oubliés, tapi en rond près du poêle, seul et endeuillé un petit chien pleurait.

CHAPITRE HUIT

Rang des Pots-Cassés Histoire sans fin

Dans les colonnes du COURRIER DU CŒUR, la petite annonce disait: Dora Champoux, 38 ans, coiffeuse, aime les tropiques, les danses de salon, slow, mambo, calypso, espère son Roméo pour un immortel tango. La réponse vint aussitôt. Gino Sincennes, courtier, aime la rumba, la samba, la vodka, cherche sa Juliette pour un sublime cha-cha-cha. Ils ne tardèrent pas à se rencontrer, elle, rondelette, frisottée, dans son aguichante jupette rouge des soirs de bal, lui paradeur, les cheveux laqués, au volant de sa décapotable chromée. Dynamite! Les flammèches! L'embrasement! Entraînés dans le tourbillon d'un amour de fin du monde – ma déesse! ma reine! mon adorée! – étourdis, chavirés, enflammés, avant même que la poussière ne retombe, il lui glissait la baque au doigt. Les vertiges, les papillons, les confettis, pour le meilleur et pour le pire. Ding! Dong! Oui je le veux! On a prononcé les vœux, fait sonner les cloches. Jusqu'à la fin des temps. Ding! Dong! Oui je le veux!

Mais comme l'araignée en sourdine tisse sa toile, le destin, sourire en coin, parfois lisse sa moustache. À l'instant même où la mariée lançait son bouquet, le père de Gino rendait l'âme. Abruti, mauvais joueur, vulgaire cabotin, pataugeant dans la magouille de

bas étage et criblé d'imprudentes dettes, on trouva dans la grange derrière la maison son corps bouffi ballottant au bout d'une corde. Bye-bye lune de miel, casino, chutes Niagara, on rentre d'urgence au Témiscouata. Mais, mais..., protesta Dora, éplorée. Je dois voir aux affaires de mon père, sourcilla Gino, pète-sec. On roula toute la nuit sous une pluie de novembre, arriva au petit matin, après un long trajet, dans une maison sans lumière, sans chaleur, sans courant. Le cœur en compote, bras ballants, Dora, qui ne connaissait que les vitrines de la ville et l'intérieur douillet de son petit chez-soi, se trouva dépaysée dans cette froide baraque sens dessus dessous entourée d'épinettes noires et d'arbres tout

On ne connaîtra jamais le véritable dénouement de cette histoire. Au magasin du village, on aurait remarqué une étrangère, pas jasante, mal à l'aise, faisant d'occasionnelles emplettes. Un œil au beurre noir derrière ses verres fumés, aurait rapporté Paulette la caissière.

nus. Mais, mais..., implora-t-elle, les yeux mouillés.

Qui prend mari prend pays, trancha-t-il avec brus-

querie. Le sort était jeté. Bienvenue au Rang

des Pots-Cassés.

CHAPITRE NEUF

Rang des Corneilles Tempête de mars

Telle une intruse qui entre sans frapper, la tempête s'est amenée sans s'annoncer.

Nuit de blizzard, nuit de tourmente, il neige à plein ciel, il siffle à plein vent, on distingue à peine la maison d'en face. Avalé par la poudreuse, le chasseneige est passé tout droit. Le Rang des Corneilles, effacé de la carte, enneigé jusqu'aux genoux, cette nuit-là fut coupé du monde.

Les vitres grelottent, le poêle crépite, seule et inquiète madame Berthe, ses frêles épaules enveloppées dans son châle, toute la nuit fait les cent pas, scrute la fenêtre, va et vient, ses vieilles pantoufles trottant nerveusement sur le parquet ciré, à la lueur dansante de la bougie. Elle l'a vu oui, le nez collé à la fenêtre. Sans contredit, elle le jure oh mon Dieu! je l'ai vu, tremblant comme une feuille elle le raconte à présent à qui veut l'entendre. Cette nuit-là, je le jure, sur la route je l'ai vu de ma fenêtre dans un tourbillon je l'ai vu, un géant poilu comme un gorille avançant de plein front dans la tempête. L'abominable homme des neiges! On a ri d'elle, évidemment. En novembre n'avait-elle pas juré avoir aperçu sur le chemin trois sorcières au chapeau pointu? On a ri d'elle encore une fois. Sauf moi. Car cette nuit-là dans la tempête, le nez collé à ma fenêtre, tremblant de tout mon être, je le jure moi aussi je l'ai vu.



Journal d'une confinée

Confinement

Un mot que je n'avais pas utilisé souvent. Pourtant, lorsqu'il est arrivé en mars 2020, je l'ai trouvé confortable. Probablement qu'à ce moment, je confondais confinement à rester dans un rang. D'après mon expérience, habiter dans un rang veut obligatoirement dire être un peu plus confiné que la moyenne. Disons que les voisins sont loin et la grande route aussi. Mais en même temps, c'est le genre d'éloignement qu'on recherche, le petit côté sauvage je dirais. Chez nous, dans le rang, on s'est arrangé pour être confortable et puis ensuite, on a eu envie de sortir moins souvent. On pourrait dire qu'on s'est mis volontairement à l'écart, reclus, mais pas trop quand même.

Bien différent de la réclusion par contre, elle semble beaucoup moins volontaire. Elle vient d'un mot latin qui signifie enfermer. Ainsi, on peut enfermer volontairement une personne par réclusion. Mais on peut aussi utiliser une version moins directe que l'on nomme exclusion, l'exclusion sociale. Tout aussi contraignante que la première, l'exclusion est l'action d'exclure un groupe ou une personne, de chasser, d'écarter.

Après quelques mois d'isolement, j'ai commencé à me sentir confinée. **Je sentais que je perdais du contrôle sur ma vie, j'étais contrainte, limitée, restreinte.**

Ce confinement pesait lourd et l'avenir semblait incertain.

> Je suis sur pause.

Ca m'a fait réfléchir au sentiment d'impuissance. À celui qu'on ressent quand on est mis à l'écart, exclu, repoussé, rejeté, éliminé, banni, excommunié, interdit, refusé, exilé, révoqué, renvoyé, prohibé ou écarté. Imagine toutes les personnes ou les groupes de personnes qui se sentaient déjà exclues, impuissantes, confinées, bien avant la Covid-19? Je peux en nommer plusieurs.

L'accident

En juillet 2020, j'ai compris qu'un quart de seconde pouvait changer le cours d'une vie. J'ai compris que même son propre corps pouvait imposer des contraintes, des limites, un retranchement, un confinement.

Grand-Maman

À l'automne, ma grand-mère s'en est allée pour un repos bien mérité. Elle s'appelait Émilia Deschamps. Une femme résiliente et discrète. Soumise à son Église et à son mari.

Elle est née et s'est mariée dans le même rang, au milieu des champs.

Elle a consacré toute sa vie aux besoins des autres, à sa famille. Histoire classique de l'époque de la colonisation. Le colon et sa femme se devaient d'être obéissants et de rester dans le rang, un enfant à la fois. Sur un lot de 100 acres, on se devait de travailler, d'en vivre, de manger et d'y mourir.

Route des Sauvages

Une banderole est installée sur le panneau de signalisation. «Le racisme tue ». Ça se passe dans le village d'Émilia. C'est drôle parce que je n'avais jamais fait le lien entre Route des Sauvages et racisme. Depuis toute petite, je connaissais la dénomination de ce lieu. C'était familier. Pour moi, cela représentait une route empruntée par les Premières Nations qui reliait les deux entités du territoire; le fleuve et la forêt. Une facon d'occuper le territoire, en se déplaçant à la rencontre des ressources. Une manière bien différente de voir la vie, inverse à celle d'un colon et de sa femme confinés sur leurs 100 acres. Interrogé, le chef de la Nation Wolastoqiyik Wahsipekuk de Cacouna affirmait octroyer un caractère historique à cette route qui rejoint le canton de Whitworth et il n'était pas irrité par son appellation.

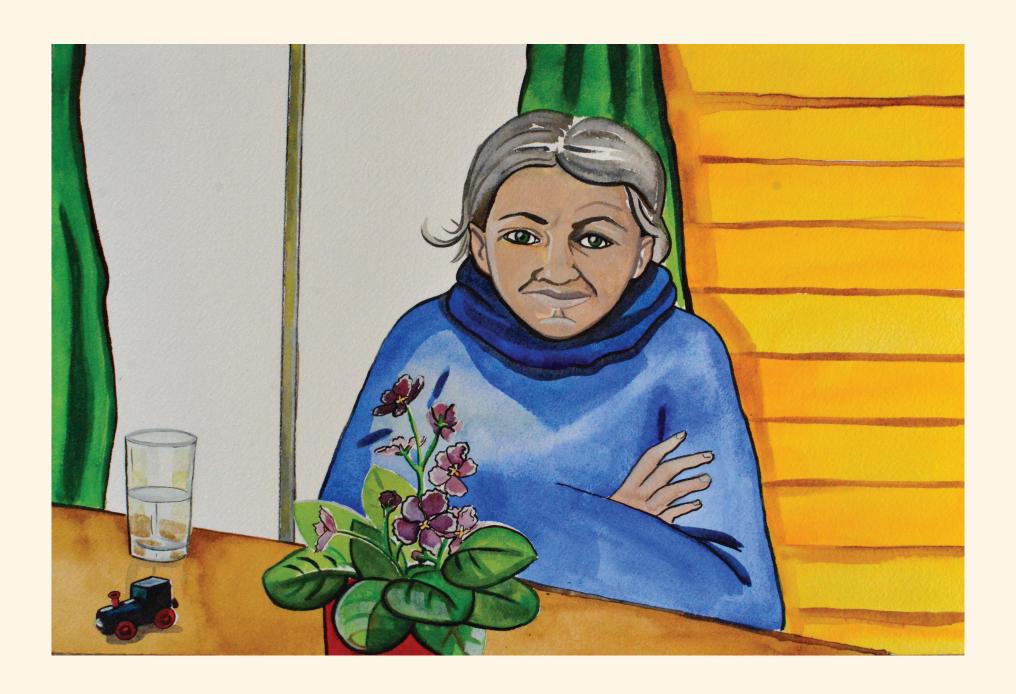
Pour moi le mot sauvage était, dans mon imaginaire, en opposition avec le mot colon;

nomade et sédentaire. Il reflétait aussi une certaine époque du Québec. Imagine, maintenant, tout le sauvage est mis en lots, arpentés et vendus en morceau. Il n'y a plus de place pour la Route des Sauvages.

Enfin, pour terminer sur le même thème, lorsqu'on cherche la définition de réserve dans le dictionnaire, on y lit: restriction, limitation, clause restrictive qu'on ajoute afin de ne pas se trouver lié par une obligation.

Un mot fort de sens. Je suppose que ceux qui vivent dans une réserve se sentent confinés, par définition. Un confinement imposé de génération en génération...





De me présente, Jocelyne Bessette. J'ai une problématique en santé mentale. Si j'ai des forces aujourd'hui, c'est qu'à travers les épreuves, j'ai grandi avec de la sagesse. J'ai appris à concrétiser tout cela. À me connaître et à me reconnaître. Je vais vous parler un peu de mon histoire de vie, pour donner un message d'espoir parmi les miens et ceux qui sont à l'écoute.

La Semaine de la santé mentale arrive à grands pas. C'est au mois de mai. J'ai comme la piqûre, je m'implique chaque année. Il faut que je mette mon grain de sel. Je le prends comme une fête. Un moment de réflexion, un bilan annuel. Un message d'espoir parmi les miens. Il y a un thème chaque année. Pour 2021, le thème est « Ressentir, c'est recevoir un message. »

C'est avant tout humain, mettre des mots sur des sentiments.

Des émotions, soit négatives ou positives, afin de les vivre, les apprivoiser et les accepter. Ce n'est pas instantané tout ça. J'ai des années d'expérience derrière moi. Je fais des pieds et des mains pour garder mon équilibre. Je vous explique. Quand je me sens excessive (flyée), il faut que je sois attentive et que je me questionne. Est-ce que je suis dans le high ou dans le down? Avec les années, j'ai appris à avoir du pouvoir sur moi-même en me connaissant davantage et surtout en comprenant

Survol de ma vie

mieux ma maladie. Les signes avant-coureurs sont les troubles du sommeil, me sentir figée, prendre le jour pour la nuit, ne plus avoir envie de sortir, m'isoler, ressentir que j'ai quelqu'un en aversion, qu'une personne parle contre moi, entendre des voix, je suis confuse, je déforme la réalité, je fais une psychose. J'ai besoin d'aide. Voilà, j'ai recours à l'hôpital, ça se détériore.

Ce sont mes deux filles qui m'ont amenée à l'hôpital, il y a 5 ans. Je leur dis merci. Ça n'a pas été facile pour personne. Il fallait que j'aie un autre traitement. Je suis restée six mois en psychiatrie. J'étais dans l'inertie, l'isolement, renfermée, internée. J'appelle ça une prison interne. J'étais en survie, dans la noirceur totale. Vivre au premier étage de l'hôpital, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux. À choisir, un moment donné j'aimais mieux être en isolement. Quand tu perds le contrôle comme ça sur ta vie, tu n'as plus d'autonomie. Il faut remonter son estime, travailler sur sa confiance en soi, se donner du pouvoir sur sa vie. **Il faut être suivi.**

Avoir ce que j'appelle mon filet de sécurité, intervention au CLSC et suivi à intensité variable. Quand j'étais à l'hôpital, j'avais mon intervenante qui me suivait. Je l'appelais pour qu'elle vienne me voir. Ce fut un long cheminement, rencontre à toutes les semaines, les deux semaines, les mois et présentement les 3 mois pour faire le point sur ma situation. Avec mon changement de traitement, j'ai retrouvé le goût des aliments et de toutes les odeurs aussi (la fumée de Cascade, du chauffage au bois ou l'odeur du purin épandu sur les terres à Notre-Dame).

Il y a environ 4 ans, j'ai relevé un grand défi, faire du rabaska à la base de plein air de Pohénégamook. Moi qui ai peur de l'eau. Ils m'ont placée dans la 2^e rangée en avant. Nous étions trois. Ça *shakait* en dedans de moi. Je ne voulais pas pagayer, alors j'étais dans le milieu du banc.

Tous installés, nous partons. J'avais la trouille, le souffle coupé. Là c'est vrai, je suis entourée d'eau. Il n'y a pas à dire, je sentais l'eau flacoter sur le rabaska. Ça brasse. Les filles en arrière changeaient de place pour pagayer. Pour moi, il n'en était pas question. Je sentais mon anxiété monter. Je me mis à focusser sur le ciel, mais il ne faisait pas beau. J'ai fermé les yeux et j'ai commencé à chanter « mon petit bateau ». En fin de compte, toute l'équipe s'est mise à chanter. À ce moment, j'ai enfin réussi à me laisser bercer par les vagues. À la fin du trajet, j'ai débarqué d'un pas ferme. J'aimerais y aller encore, pour pagayer cette fois.

La journée était à la pluie. C'était l'activité organisée par le CLSC pour les groupes S.I.V. (Soutien Intensité Variable). En plus du rabaska, on couchait dans une tente; on partait toute la journée pour faire plein d'activités.

Les repas en plein air, c'est-tu assez bon!

Oui, je n'oublierai jamais ça! Ce fut une journée mémorable. Nous avons fait une longue marche dans le bois, nous étions perdus en fin de compte. Moi qui aime les randonnées dans la nature, ce n'est pas souvent que j'ai la chance d'y aller. C'était intense. Si on parle de l'astuce ressentir c'est justement de reconnaître ses émotions. Faut savoir les comprendre et les assumer. Vivre ses peines, mais aussi accepter les moments de bonheur, se donner le droit d'être excité, de vivre pleinement ses réussites.

Les diagnostics font peur, nourrissent les préjugés et la stigmatisation.

Il faut démystifier ses états d'âme. Depuis que je le fais, j'ai une meilleure qualité de vie et je vais de mieux en mieux, à tous les jours, aujourd'hui, ici et maintenant.

J'ai eu la chance d'avoir deux bonnes filles à mes côtés. Elles m'aident à m'exprimer et à me retrouver. Mes filles sont précieuses comme la prunelle de mes yeux, tout comme mes deux poupounes et mes deux ti-poux.

La maladie mentale c'est un sujet très important pour notre société actuelle. En fait, on estime qu'un canadien sur trois aura une maladie mentale ou un trouble de consommation de substances au cours de sa vie.

Je demeure active dans mon milieu communautaire;

je m'implique dans l'organisme Source d'Espoir depuis le début, il y a 25 ans, ainsi que pour les Cuisines Collectives de Cabano. Je suis également déléguée du RIPU (Regroupement Implication des Personnes Utilisatrices). Ce sont des rencontres ouvertes pour toutes les personnes utilisant ou ayant utilisé des services en santé mentale de la région. Il y a trois objectifs à ces rencontres:

- Nous informer sur une thématique en lien avec la santé mentale. Par exemple, la stigmatisation, l'accès aux soins, le rétablissement;
- Permettre de s'exprimer et de prendre position avec nos pairs sur les services en santé mentale de la région;
- Votez démocratiquement pour les personnes qui iront parler au nom de toutes et tous auprès des instances décisionnelles.

Ensuite, je suis dans PLAIDD-BF (Prévention-Lutte-Aide-Intervention-Défense de Droit-Bas du Fleuve) en tant qu'administratrice. Sa mission est de promouvoir, protéger et défendre les droits individuels et collectifs des personnes ou groupes de personnes vivant ou ayant vécu des problèmes de santé mentale.

Oui, nous avons des droits!

Par exemple, la loi P-38 dit qu'on ne peut pas être hospitalisé sans que le patient n'y consente. Ce sont des organismes qui me tiennent à cœur. Je m'enrichis intérieurement, je vois la vie d'une autre manière. Il y a des services en santé mentale, c'est à nous de les faire connaître. Donc, j'ai une vie sociale bien remplie que j'apprécie énormément.

Pour mes loisirs, je crochète des rideaux de cuisine. J'en ai fait un autre dans la porte du salon. Je tricote des 8 par 10. J'ai une collection de violettes africaines. Avec une feuille, je fais un plant. Deux violettes de collection. Au total, j'ai cinq plantes-mères et treize plants à venir de toutes les couleurs. J'ai eu la chance de connaître une grand-maman qui m'a donné ses trucs et nous avons échangé des plants. Ça, c'est à part des autres plantes que j'ai dans mon petit 4 1/2.

De plus, j'écoute de la musique (flûte de pan, détente, relaxation, piano et guitare). J'ai toujours de la musique qui joue, ça dépend de mes humeurs. J'apprivoise ma solitude, je suis bien dans mon nid, comme je pourrais dire. À ma sœur Bibi, je dis que le ménage ce n'est pas ma force. Elle me répond toujours l'air hébété. Moi, je me dis que je suis en chantier chez nous. Un coin pour le tricot, mes violettes africaines, une chatte que j'ai apprivoisée. J'ai eu un bouleau pour les fêtes que je garde pour la Saint-Valentin. Je vais le garder jusqu'à Pâques. J'espère toujours qu'il feuillisse. Je m'amuse là-dedans, je crée quelque chose, je laisse mon imagination aller, je ne m'ennuie pas.

Ce qui m'arrête un peu (pas mal), c'est que je fais de l'arthrose dans les deux genoux. Je dois subir une opération en avril, tout dépendra de la Covid. Je me dis que l'âge me rattrape. Il y a toujours 2 côtés à une médaille. Je suis sur la liste d'attente des opérations. Plus tard, je devrai faire de la physio. Là aussi je me motive, dans le temps comme dans le temps. Le printemps va prendre. Dans ma vie, je n'ai jamais été sur un payroll, mais j'ai fait travailler les intervenants. Moi, sur les bancs d'école, je voulais faire ça. Mais je ne pouvais pas aller au cégep. J'ai fait mon cours d'infirmière auxiliaire. Ça m'a servi pour moi et mes deux filles.

SEMAINE DE LA SANTÉ MENTALE

Théorie sur le thème « Ressentir c'est recevoir un message »

«Ressentir c'est recevoir un message», ça veut dire communiquer avec soi et les autres. Ressentir, c'est humain. Ressentir ses émotions se réalise en quatre étapes: Observer, accueillir, identifier et choisir.

PREMIÈRE ÉTAPE

Observer sans juger ce qui s'est vécu dans votre corps, dans votre cœur ou dans votre tête

Je me suis sentie grande à réaliser le défi de crocheter un 2º rideau pour ma cuisine. C'était au-delà de mes espérances. Je me trouve bonne de poursuivre cela. Je suis étonnée du résultat. Mon ennemi, c'est le temps. J'en ai mis des heures là-dessus. Si je ne faisais que ça, calculer le temps, je ne ferais rien. Mais, comme je suis très déterminée, l'important c'est de le terminer et être fière de moi. Je ressens du bonheur à le réaliser. Un autre défi relevé!

J'ai fini d'arroser les mauvaises herbes ou de mettre tous les œufs dans le même panier ou de voir le verre à moitié vide au lieu d'à moitié plein. Je suis bien forte sur les jeux de mots. J'aime bien faire rire le monde, j'ai le sens de l'humour bien à moi.

DEUXIÈME ÉTAPE

Accueillir la vie émotive qui nous rend vivants

Je suis émotive, un rien me fait plaisir. J'aime le monde, j'ai hâte que la Covid soit terminée. Je manque de contacts humains, moi qui suis démonstrative, je dois toujours restreindre les câlins et les poignées de main. **Je me dis à moi-même que je suis sur le break à bras.** Je veux dire que je pars pour faire un geste et je recule en même temps. Accueillir la journée comme elle vient, me dire que je fais pour le mieux. Aujourd'hui c'est aujourd'hui, demain c'est demain. Comme je suis une personne qui appréhende beaucoup, je pratique mon lâcherprise et je vois les situations autrement et différemment.

TROISIÈME ÉTAPE

Identifier les besoins liés aux émotions ressenties

Comme une automobile dont un témoin allume pour signaler au conducteur qu'il est temps de faire le plein d'essence. L'émotion indique qu'un besoin est au rendez-vous. Quel est votre besoin? Le contact humain. J'ai besoin de rire et de faire rire en cultivant mon amour du partage de l'ambiance avec la musique. Les compétences émotionnelles permettent une plus grande confiance en moi et une réduction du stress. Les émotions n'étant plus perçues comme envahissantes et inconfortables.

QUATRIÈME ÉTAPE

Choisir

Choisissez de répondre à vos besoins en étant à l'écoute de ce qui est important pour vous. Pouvez-vous prendre conscience de votre pouvoir d'agir? Par exemple, se donner du temps pour faire une pause de sa tristesse. Prendre une décision. Nommer l'injustice. Que choisissez-vous? Je suis à l'écoute de mon corps avec mon cœur et mes tripes. Il n'y a rien d'autre dans la vie sinon de la conquérir. Je choisis de connaître et de reconnaître les symptômes. Il faut rouler pour mieux avancer. Tout ca, c'est un apprentissage, un cheminement à l'école de la vie pour une qualité de vie meilleure. Oui, c'est possible d'avoir une qualité de vie meilleure en santé mentale. Ce n'est pas instantané. Moi j'ai de l'expérience là-dedans, 40 ans dans le domaine! Je vis pleinement d'espérance. Petit train va loin. Chacun sa barque. On est toutes et tous uniques. Je suis une femme à part entière. Aujourd'hui, épanouie de savoir que j'envoie un message d'espoir. Ça me permet de faire un survol de ma vie. J'ai tout un bagage derrière moi. Je suis une battante dans mon milieu. Et de travailler sur mon rétablissement, c'est un privilège que je reçois, une remise en question sur moi-même et mon cheminement.

Chaque jour, je prends du pouvoir sur ma vie.

Je vais de mieux en mieux. Oui! la madame est contente et heureuse d'être contente! Merci à vous pour votre écoute. Ça été très libérateur de faire ce témoignage.

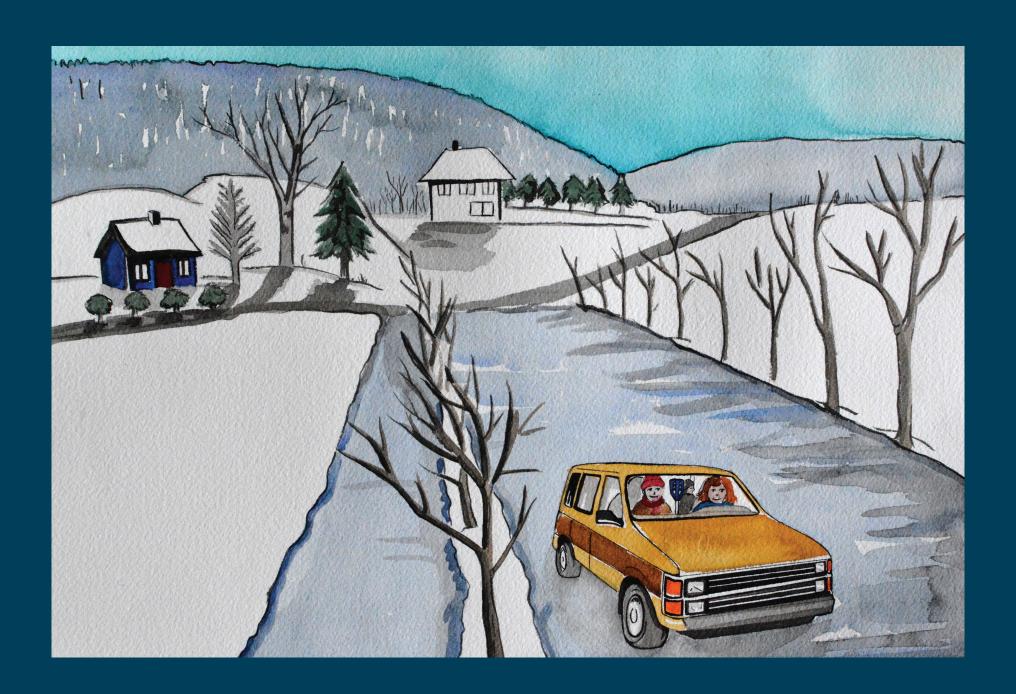
Je n'ai rien d'un narrateur, mais j'ai parlé avec mon cœur et mes tripes.

Donnez ça à l'univers! Il n'y a pas de recette magique et ce qui m'a aidée c'est la phrase que j'ai prise au Dollarama. «Il n'y a pas d'échec, il n'y a que de l'expérience. » Et la fameuse phrase « Quand on veut on peut. » J'ai appris que savoir, c'est pouvoir dans la vraie vie.

Je vous souhaite une bonne semaine de la santé mentale. Faites-vous plaisir!

Merci à Julie d'avoir eu l'idée de ce projet avec ABC des Portages, c'est grandement apprécié! Mille fois merci, c'est peut dire autant de bonheur reçu!

Jocelyne qui pense à vous tous



Belles découvertes

Arrivée au Témiscouata en mai 1976, j'ai découvert un coin de pays merveilleux avec ses beaux espaces verts et son magnifique lac Témiscouata. Pas évident par contre d'établir des connaissances en cette période de l'année. Durant mon été, j'ai donc pris le temps d'aller me baigner au lac et de regarder les Jeux Olympiques de Montréal à la télévision.

Septembre et sa rentrée. Me voilà partie en quête d'amies, de loisirs et de sports. Je me suis liée d'amitié avec Sylvie, ma voisine d'en face. Elle me dit que le ballon-balai occupait une très grande place dans les sports d'équipe masculin et féminin au Témiscouata et que sa mère Huguette, était l'entraîneuse de l'équipe de Cabano.

Il manquait justement des joueuses et Huguette me demanda:

- Louise, aimerais-tu jouer au ballon-balai dans notre équipe (Hou-Lops), cet hiver?
- Oui, je n'ai jamais joué, mais je ne demande qu'à apprendre.

J'ai connu des filles formidables au sein de l'équipe, des Bérubé, Allard, Leclerc, Bissonnette, Ouellet, Sénéchal, et bien d'autres.

Nous formions une belle équipe et nous avions du plaisir à jouer ensemble. Nous n'étions pas les meilleures, mais nous mettions du cœur à vouloir gagner.

Personnellement, ma plus grande victoire était de participer et de performer tout en m'amusant. Et Huguette m'y aidait, ainsi qu'à toute l'équipe.

J'admirais cette femme. mère divorcée avec deux adolescents à sa charge. Elle travaillait à la salle de quilles comme gérante. Native de Cabano, fille de David Leclerc et d'Aline Pelletier, elle est partie pour Montréal à l'âge de 17 ans, travaillant comme préposée à l'hôpital Sacré-Cœur. Elle est revenue à Cabano en 1972 et s'est impliquée dans différents comités tout en s'assurant que ses enfants ne manquent de rien. Débrouillarde,

disponible et dynamique, elle socialise avec tout le monde. Pour la décrire, elle s'amusait à nous dire, tout comme sa fille d'ailleurs, que ses cheveux sont blondroux. (Disons que les reflets blonds étaient plutôt rares...).

Ses yeux bruns rieurs s'harmonisaient bien avec son côté rouquin et taquin. Un jour, elle nous annonce que nous participerons à la confection de nouvelles tenues d'équipe. Elle me remit le pantalon taillé et je suis partie chez moi le coudre et revint quelque temps après et lui dit:

Huguette, ça ne fonctionne pas.
Il y a une jambe plus large que l'autre.

Elle observe le pantalon, se met à rire et me dit:

- Ma pauvre Louise, tu as cousu le devant avec le devant et l'arrière avec l'arrière, c'est pour ça.
- Oups! dis-je.

Je repartis pour réparer ma bévue, en entendant encore rire la belle Huguette en refermant la porte.

Dans ces années là, nous disputions nos parties sur des patinoires extérieures, sauf à Notre-Damedu-Lac, qui possédait la seule aréna couverte du territoire. Les parties se déroulaient dans les municipalités de Cabano, St-Louis-du Ha! Ha!, St-Jeande-la-Lande, Packington, Dégelis, Saint-Juste-du-Lac et Auclair.

Lorsque nous allions au JAL, nous traversions souvent le lac sur le pont de glace, entre Notre-Dame-du-Lac et Saint-Juste-du-Lac. Une fille de l'équipe que je ne nommerai pas, avait tellement peur, qu'elle se mettait en boule dans le fond de la voiture et n'en sortait qu'au moment d'arriver sur l'autre rive.

À la patinoire de Saint-Juste-du-Lac, qui est d'ailleurs toujours située au même endroit, derrière l'école sur la rue La Patinoire, les bancs de neige parfois hauts, permettaient aux spectateurs de s'y aventurer pour mieux voir.

Mais attention, quelques-uns tombaient, «de haut en bas** ».

Et certains partaient en «piquant une trail dans le towpath**»

afin de récupérer le bal-Ion sorti du jeu. Notre équipement de protection n'était pas conçu pour recevoir un ballon gelé par le froid. Il fallait vraiment aimer ce sport, pratiqué dans des conditions hivernales parfois intenses. Entre les périodes, nous entrions dans la cabane près des patinoires et nous nous réchauffions du mieux possible en se frottant les mains, en changeant de bas, si une seconde paire avait été prévue. Oh oui! il fallait vraiment aimer ça.

^{**}expression typique et comique de la région

Des gens qui s'impliquent comme Huguette, cela ne manque pas au Témiscouata. Le ballon-balai ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui sans les Yvon Dugas et sa conjointe Gaétane, et maintenant son fils Alain et son petit-fils Maxime, pour ne nommer que ceux-là.

Que de temps et d'énergie ils ont mis pour arriver à faire de ce sport, le sport de la région afin de permettre aux jeunes de se dépasser.

Un esprit sain dans un corps sain, tellement!

Merci à vous!

Et tout spécialement à mon coach, Huguette!





L'amour de ma jeunesse

J'ai le bonheur de vous présenter, le temps de ma grande vie, la fois où j'ai commencé à devenir un homme.

Je n'avais qu'un seul ami, de ce temps-là, Emmanuel, qui était tout de même sympa. On se faisait garder par ma vieille tante, Éva, qui était une famille d'accueil. Éva nous avait prévenu qu'une nouvelle fille, Fanny, allait bientôt se joindre à nous. Le jour venu, nous étions stressés Emmanuel et moi, car nous savions que Fanny ferait bientôt partie de nos vies. Nous étions là, sur la galerie, pour la regarder débarquer et c'est là que j'ai ressenti ce que je n'avais jamais ressenti avant: l'amour! J'ai vite su que nous allions vivre une grande aventure! Elle était si belle! Après avoir bavardé avec elle, j'ai su qu'elle avait une intelligence bien au-delà de la moyenne, ce qui faisait un peu peur à ma tante. On l'avait informé que Fanny était très rebelle. Moi, ca m'attirait. Quelques jours après, elle avait déjà commencé les chicanes avec Éva et plusieurs autres s'en sont suivies. Je ne peux pas les compter, car il en avait trop.

Avec nous, elle était beaucoup plus gentille. Nous savions qu'elle avait beaucoup de problèmes, mais il était interdit d'en parler. J'étais tout le temps avec elle. Un jour, mon ami Emmanuel s'est décidé à me parler. Il me reprochait de ne plus passer assez de temps avec lui. «Tu oublies que nous étions les meilleurs amis du monde, lâche cette garce et revient jouer à la guerre avec moi».

Je lui en ai foutu un sur la gueule. Emmanuel en a été bien attristé. Mon ami n'était pas en famille d'accueil, alors il est retourné chez ses parents à Montréal.

J'étais attristé à mon tour, mais l'amour de ma Fanny me remonta le moral. J'ai fini par oublier Emmanuel. Fanny et moi, nous nous entendions parfaitement. C'était comme si nous nous connaissions depuis toujours. C'était le moment de se rapprocher un peu plus. Nous prenions des belles marches, faisions souvent des feux sur le bord du lac. Le meilleur film que j'ai écouté de ma vie, c'était avec elle. Quand nous faisions du gardiennage, on se payait un jeux vidéo avec l'argent. Oui, nous avons ri un bon coup! Elle n'était pas très bonne, alors je m'amusais à l'aider.



Nous voulions plus de piquant dans notre amitié.

Un jour, on est donc parti à l'aventure dans les bois sans savoir où ça nous conduirait. On a marché pendant environ une heure. On voyait des écureuils et des oiseaux, on trouvait ça amusant de parler et d'avancer à l'improviste. Et puis, nous nous sommes mis à avoir peur. « Où sommes-nous? »

Il fallait tout de même essayer de s'en sortir. L'idée était de trouver la direction du lac. De là, on aurait juste à le suivre. Il y avait une petite côte à descendre, c'était un peu difficile et Fanny était moins habituée que moi dans les bois. Elle a fait une chute, malgré que j'aie essayé de l'attraper. Pris de peur qu'elle ne se soit fait beaucoup de mal, je descendis le fossé presqu'en courant. Elle pleurait, ce qui m'a fait presque pleurer moi aussi. Finalement, il y avait plus de peur que de mal. Il fallait que je la traîne un peu. Il n'y avait aucun lac et la nuit commençait à arriver. Ma grande peur, c'était qu'elle prenne froid. Je lui ai alors prêté mon gilet et nous nous collés. C'était quand même difficile. On souffrait tous les deux, jusqu'à ce qu'on s'endorme ensemble.

Le matin venu, nous avons eu si peur qu'on s'est juré que plus jamais on ne passerait la nuit dans la forêt. Nous avons repris notre chemin. Les arbres de la forêt commençaient à rétrécir. Ça nous a donné encore plus de problèmes. Fanny a fondu en larmes et dit: on ne sortira jamais d'ici vivants! Je lui ai répondu de ne pas s'inquiéter car elle parlait à un ancien scout, ce qui était totalement faux.

Nous avions faim et soif, nous avions peur et nous avons prié très fort pour s'en sortir. Nous avions tellement faim que quand on a vu des baies, nous en avons mangé sans en connaître les risques. Et bien sûr, c'était une erreur. Les baies nous ont donné mal au cœur et nous ont fait halluciner. Nous étions non seulement perdus, mais peut-être aussi en danger de mort. Nous nous sommes mis à rire pour rien. Nous nous sommes dit que nous étions foutus et Fanny dit que si nous étions pour mourir, mieux vaut peut-être s'embrasser.

J'étais excité et j'avais peur en même temps. Ce baiser était ma première expérience. C'était extraordinaire! La fille dont j'étais tombé amoureux m'embrassait! Nous nous sommes regardés un peu gênés. Nous avions des problèmes et maintenant nous étions un peu heureux. Ça faisait du bien de sentir la chaleur d'une fille.

Et l'espoir renaît. Nous avons continué notre trotte et cherché le lac, espérant toujours prendre la bonne direction. Soudain, nous pouvions observer de la clarté entre les arbres.

C'était la fin de la forêt pour laisser place aux champs.

On pourrait peut-être voir le lac. Il nous a fallu marcher deux heures encore pour l'atteindre.

Nous étions enfin sur le bord de l'eau. Il n'y avait plus grand chose à faire, car un bateau nous a aperçus. Ils nous ont crié dessus de colère et de joie et dit

presque qu'en pleurant: « Ça fait deux jours qu'on vous cherche, on a envoyé tout le monde pour vous trouver! »

Fanny et moi étions si contents qu'on se fit une colle qui dura cinq minutes, mais pas plus longtemps! On se disait que le baiser qu'on s'était donné était juste parce que nous étions confus. Nous étions contents d'être arrivés.

Elle avait la jambe dans le plâtre. Quand même cool, car c'est moi qui s'occupait d'elle. Elle essayait de le cacher, mais elle aimait ça.

Plus tard, quand elle fut guérie, on nous a obligés à nettoyer la maison chaque jour pendant deux semaines. Mais de toute façon, c'était amusant!

Nous avons parié sur celui qui travaillerait le plus vite, en se chamaillant pour tricher. Une fois, quand elle m'accota un peu pour jouer, je me suis enfargé dans un fil. À mon tour d'aller à l'hôpital. C'est elle alors qui s'est occupée de moi.

Quelques semaines plus tard, nous savions tous les deux que notre aventure finirait. Alors elle m'a dit qu'elle voulait faire sa plus grosse connerie. Je l'ai suivie.

J'étais extrêmement chamboulé; elle voulait qu'on se foutre à poil et qu'on se baigne dans le lac!

Au début, je ne voulais pas, mais elle avait raison, il fallait qu'on fasse une dernière expérience et il fallait que ce soit gros. Alors en trois secondes, j'avais tout enlevé et elle aussi. L'eau était froide et on n'est pas resté longtemps. Par malheur, on s'est fait prendre et vous ne savez pas à quel point je m'en veux encore. À cause de ça, elle a été obligée de partir plus vite que prévu et je ne savais pas où. Elle s'en allait et pour la deuxième fois on s'est embrassé. Elle est partie le lendemain.

On la reconnaissait bien avec ses idées bien spéciales.

Voilà pourquoi elle s'est retrouvée en famille d'accueil et pourquoi je la trouvais si géniale.

J'ai continué ma vie et j'ai fait mes propres conneries, ce qui m'a conduit en centre d'accueil. Cette fille, de mes premières expériences, je ne l'oublierai jamais et j'étais bien certain de ne jamais la revoir. Eh bien, croyez-vous au hasard? On s'est revu au même centre d'accueil! À sa vue, ça m'a donné une grande émotion, comme un grand effet de souvenir d'enfance.

En la voyant, **je suis retombé en amour, mais cette fois en ami.** On s'est écrit des belles lettres, jusqu'à ce que la vie nous sépare de nouveau.



Le feu de la colonie

HISTOIRE VRAIE

J'ai rencontré M. Basile il y a deux semaines. Je lui ai demandé s'il avait retenu quelque chose de sa vie. « Oui » qu'il me dit.

M. Basile est âgé de 82 ans et possède une **mémoire de plomb**. «Il y a beaucoup de choses que j'ai retenues, mais ce que je ne pourrai jamais oublier, c'est le feu de la colonie de Sainte-Rose-du-Dégelé en mai 1950 dans le rang B.C., aujourd'hui nommé rang Gravel ».

Basile est le quatrième d'une famille de treize enfants. En 1950, il n'avait que 11 ans et il était encore sur les bancs de l'école. Par un bel aprèsmidi ensoleillé du mois de mai, les élèves sont sortis de l'école. En route vers la maison, ils ont aperçu au loin un feu qui boucanait pour la peine. Basile était très nerveux et a couru jusque chez lui en pleurant et en tremblant. Il s'adressa à sa mère qui avait un bébé dans les bras: « Maman le feu, le feu est là dans le bois! ». Il est allé se cacher tellement il avait peur. Bien que cet événement se soit passé il y a plus de 70 ans, Basile tremble encore lorsqu'il raconte son histoire. Sa voix change de ton et il fixe le mur face à lui. Il est évident que cet homme est resté marqué toute sa vie par ce **feu de misère** et de malheur. Tellement, que guand il voit un feu il devient blême, figé et même blafard.

Le feu a commencé par un petit feu de lunch que deux bûcherons avaient fait pour se faire bouillir du thé et faire chauffer leurs bines pour le dîner.

Après avoir bien mangé, ils l'ont éteint, croyant l'avoir bien fait, ils ont continué à bûcher des arbres pour vendre, car c'était leur gagne-pain. Mais dans l'après-midi, avec le soleil chaud et le fond de terrain sec, le feu reprit et s'est répandu vite, vite. Les deux bûcherons sont accourus pour essayer de l'éteindre. Mais il était trop gros et courait comme un feu enragé.

Voyant qu'ils n'y arriveraient pas, ils sont partis chacun chez eux. Ti-Will, le père de Basile montait du village avec son cheval et aperçu le feu. Il s'empressa de faire du porte-à-porte pour rassembler tous les hommes à travailler au feu.

Il fallait creuser des raies assez profondes avec des pelles

et ratisser le sous-bois avec des râteaux afin d'arrêter ce vilain feu qui grondait et pétillait tout le temps et qui s'étendait de jour en jour.

C'était un rang double et tellement long qu'il y avait deux écoles à bonne distance entre elles. Il y avait beaucoup de maisons, au moins 40 colons qui habitaient là et ils avaient tous des familles. Ils se sauvaient la vie avec le bois debout sur leur lot, de la culture et quelques animaux. Ils avaient tout ce qu'il fallait pour vivre.

Durant le feu, le curé du village, l'abbé Saindon montait tous les jours avec un cheval, assis dans son petit buggy. Il bénissait chaque maison sur son passage. Il allait rejoindre les hommes qui se réunissaient sur le petit pont pour dîner. Ce petit pont existe toujours. M. le curé s'assoyait avec eux pour les encourager, il faisait une prière et les bénissait. Il repartait en leur disant « courage, il n'y aura pas de maison qui va brûler! ». Puis il continuait son chemin. Il faisait bien son devoir de prêtre. Et ce fut la vérité, aucune maison n'a brûlé.

Ce feu brûla trois semaines.

Les femmes dormaient peu, car elles veillaient de peur pour les enfants. Basile était si nerveux, il vivait de peur. Le soir, il se couchait en pleurant et mettait toujours son oreiller sur sa tête pour ne pas entendre gronder et pétiller le feu. Il s'endormait d'épuisement. Les colons ont travaillé jour et nuit pendant trois semaines. Un moment donné, les hommes sentirent une grande fatigue, alors un groupe travaillait de nuit et l'autre de jour, comme ça, ça allait mieux.

Il y avait moins d'épuisement et comme on avait fermé les deux écoles, les enfants pouvaient se reposer et aider à la maison. Le feu s'étendit assez loin qu'il se rendit jusqu'au Baseley et ravagea le bois de tous les lots des colons. Une bonne journée, la pluie commença à tomber donnant espoir à tous. La pluie dura trois à quatre jours, assez longtemps pour éteindre ce fâcheux feu.

Il avait emporté avec lui tous les efforts, les travaux que ces hommes avaient mis sur leur lot.

Ces colons ont perdu toutes leurs richesses.

Ils sont tous tombés dans la misère. Il y en a qui n'avaient même plus de bois de chauffage sur leur lot. Ils n'ont même pas eu d'aide gouvernementale et ça n'a même pas paru dans les médias.

En 1951, les gens de ces deux rangs étaient tellement découragés que plusieurs ont vendu leur maison et laissé leur lot maintenant déboisé. Il y en a plusieurs qui ont déménagé au village et ont travaillé au Nouveau-Brunswick ou au Maine. D'autres familles ont gagné les États pour travailler dans des *shops* comme on disait dans le temps.

Dans les années 1960 à 1970, les deux rangs se sont vidés tellement qu'il ne restait que 5 ou 6 colons. Du monde très courageux.

Et c'est là-dessus que M. Basile est parti. « La nature s'est chargée d'éteindre le feu, a tout arrangé et personne n'est mort de faim. »

Merci M. Basile, un homme si gentil aux yeux bleus et au sourire charmant. Il se souvient de cette histoire comme si c'était hier et aussi qu'il ne pourra jamais oublier ce feu de malheur. «La nature s'est chargée d'éteindre le feu, a tout arrangé et personne n'est mort de faim.»



Conclusion

RÉCIT DE VIE, RÉCIT DE MON VILLAGE est venu cristalliser dans nos mémoires des histoires, des témoignages, des expressions, des mots. Les Témiscouataines et les Témiscouatains ont la couenne dure et savent se tenir droit comme une épinette quand il le faut! Ce projet collectif se joint à de nombreux autres qui, à travers le temps, ont su faire retentir des mots de résilience.

L'Ami du pin blanc, la suite...

Des lunes, des saisons, des vacances, des Noël ont passé...

Les gens d'ici se sont souvenus de l'oiseau et de l'arbre... Pour se faire entendre quand le territoire est menacé, à leur tour, ils **craquent** fort ensemble et crient WO!

Si vous habitez au Témiscouata, vous avez entendu comme moi, des grands WO! aux abords des grands bois. À chaque fois qu'on touche à nos droits et à tout ce qui vit.

WO! pour nos arbres, nos routes, nos terres, notre forêt, nos lacs, nos écoles, nos villages, nos érables, notre carte électorale, nos boîtes à malle, nos jobs... Des **cracs** de résilience. WO! WO!

Avant de finir, je peux vous dire qu'au Témiscouata, les soirs d'orage quand le ciel se lave et qu'on entend un grand bruit suivi d'une craque en zigzag dans les nuages, c'est pour que jamais on n'oublie de protéger notre coin de pays et que s'il le faut, craquez WO!

Pour les ceuzes qui ont une maison en bois En plein hiver, dans les frets noirs, Vous pouvez dormir tranquille, même si vous entendez craquer! Cric crac croc!

Pour les ceuzes qui ont lu les récits de vie, racontez à votre tour ces histoires, ce sont des traces laissées sur notre territoire, les empreintes de qui nous sommes!

Chaque histoire est une grande histoire, nous sommes, en tant qu'individu, l'acteur principal de notre propre vie. Même sans grande histoire, nous pouvons réussir à captiver et à intéresser en utilisant les bons mots, les siens.

Dans ce recueil, vous retrouverez des mots d'ici, glanés au Témiscouata par onze personnes provenant d'autant de villages avec en commun, le territoire. Des personnes devenues des auteur.e.s qui jouent et jonglent avec les mots pour faire parler et vivre le milieu qu'ils habitent.

Des mots exprimés, rassemblés, élagués, transformés pour devenir des récits qui racontent des histoires de vie.

Vous découvrirez les histoires de gens, mais aussi du Témiscouata. Elles se livreront à vous dans les mots qui sont les leurs. Les personnages de ces récits ont laissé des traces sur le territoire, ils en laisseront maintenant dans votre imaginaire!

